

N° 12
13 MAI
1946

Priz: 8 francs

BUIT

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITÉ SPORTIVE

Rédacteur en chef: Gaston BÉNAC

15-V-1946

Une hécatombe
de vedettes dans
Paris-Tours,
mais la très belle
victoire du
Belge Schotte



La facile victoire
des tennismen
français dans le
premier tour de
la Coupe Davis
commentée par
Yvon Pétra



Les clubs pari-
siens de football
battus

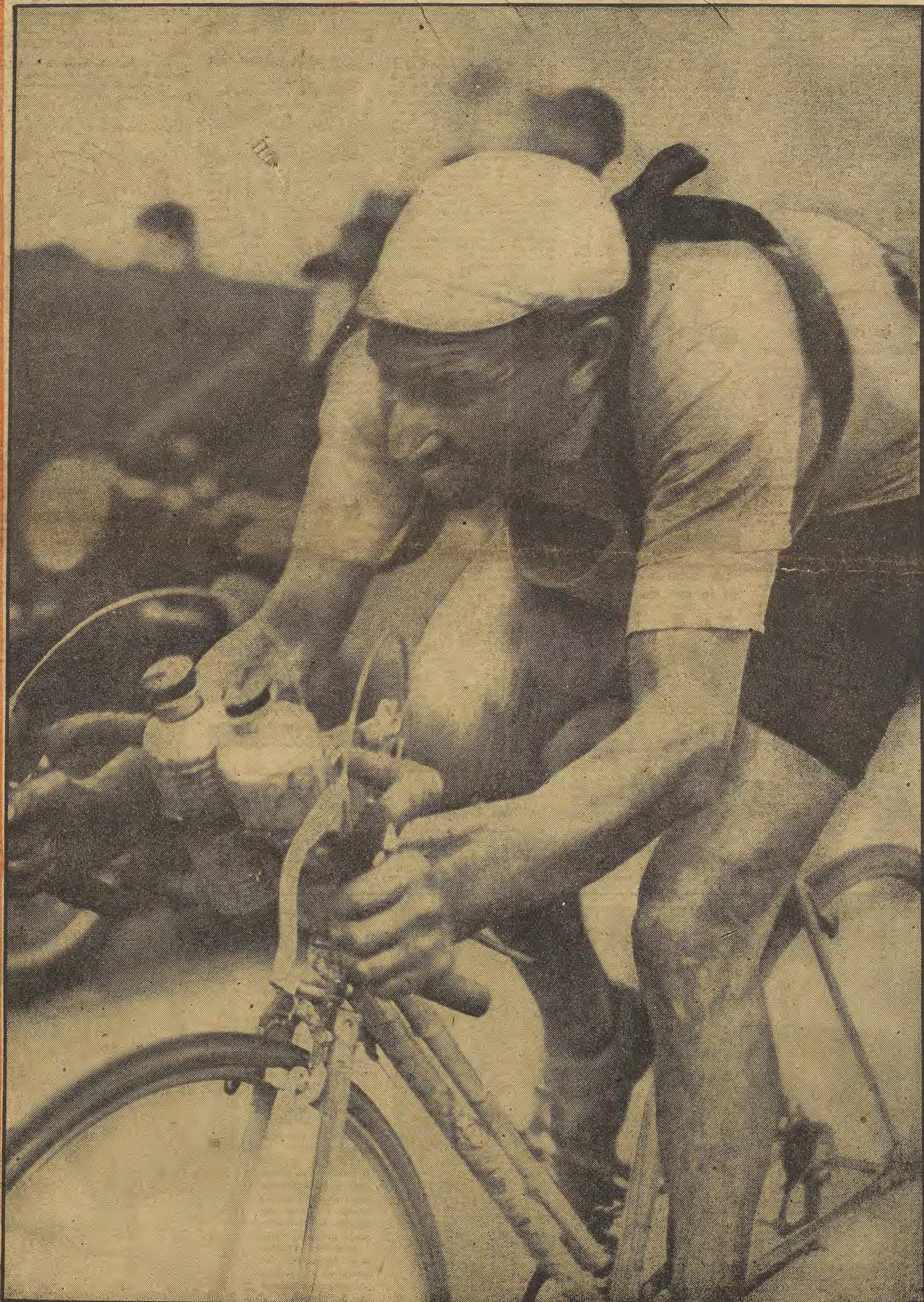


La belle rentrée
de Georges
Wambst (42ans)
à Bordeaux



Toulouse et
Carcassonne
vainqueurs en
rugby

Voici le musque contracté
de Schotte en plein effort
alors qu'il vient de démar-
rer dans « Bléré » et lâcher
De Muer et Prévotal



SEPT JOURS AU SPRINT

...dans les coulisses du sport

mardi

Courses de voitures ou de batteuses ?



La France n'a pu aligner qu'une voiture au Grand Prix de Nice. Peut-on même s'exprimer ainsi puisque la Talbot de Chiron n'étant pas prête, son pilote ne fut jamais réellement en compétition. C'est le moment choisi par les automobilistes-clubs de toutes les provinces et de la capitale pour organiser des courses chaque dimanche. Ainsi la veut la logique des temps. On va courir à Marseille, au Forez, à Albi, au bois de Boulogne, au bois de Vincennes, au parc de Saint-Cloud. A quand la ronde autour du square de la Tour Saint-Jacques, le Grand Prix du Bassin des Tuileries ou la Coupe de la Foire du Trône ?

Le Grand Prix de Nice a réalisé une recette « réelle » de 13 millions, voilà la vérité. Et quand on saura que pour donner le départ en obissant un drapeau à damiers on a pu encaisser une prime de 250.000 francs, on comprendra les vraies raisons de l'activité fébrile qu'on constate dans la préparation de ces épreuves diverses qui ne sont pas des courses de voitures mais bien l'édition répétée des Grands Prix des Batteuses, car les vieux bolides, s'ils ne vont pas très vite, font tout de même beaucoup de bruit. Et le bruit, ça se vend très cher aujourd'hui !

Le curé d'Aix ne se laisse pas fléchir



Pour beaucoup de sportifs régionaux français, la finale de la Coupe de football, à Paris, c'est un événement sacré, on ne doit pas le rater.

C'est ce que pensait notamment M. Germain Reynier, le grand animateur aixois qui, sportif éclectique, se faisait une joie d'aller la veille encourager son ami Cerdan...

Mais voilà que le curé d'Aix annonce en chaire que la première communion aura lieu le 25 mai dans la paroisse. Or, la messe de M. Reynier est de la tournée, si l'on peut dire.

Que faire ? M. Reynier hésite pas, il va traverser le curé d'Aix et lui tient ce langage :

— Monsieur le Curé, vous pouvez très bien retarder cette cérémonie de huit jours. Cela dépend de vous. Si vous faites ce geste, je donne 10.000 francs aux bonnes œuvres de la paroisse...

— Quel empêchement invoquez-vous, monsieur Reynier, pour justifier de cette remise ? S'agit-il de sauver des âmes ?

— Non, monsieur le Curé, mais de ne pas manquer la finale de la Coupe...

— Ce n'est pas suffisant. Voyez Monseigneur...

M. Reynier fléchira-t-il l'archevêque d'Aix ? C'est douteux...

Le sexe faible



C'est à Helsinki que les organisateurs ont innové heureusement en présentant aux spectateurs étonnés un arbitre féminin dans les matches de boxe amateurs. On ne nous dit pas si ce referee était jo-

lie, mais plus simplement qu'il s'agit de la femme d'un des hauts dignitaires de la Fédération de boxe finlandaise.

Il y a là une idée à creuser. Pour Cerdan-Charron, c'est peut-être un peu prématuré, mais dans l'avenir, malgré les qualités physiques bien connues d'Esparraguerra, lui-même, on envisagerait sans déplaisir que le break traditionnel soit prononcé par un « pin up girl » gentiment photographique. Et pourquoi pas ?

mercredi

Un qui a compris

Rey, le constructeur de cycles de Saint-Etienne, qui s'était résolument lancé dans l'organisation pugilistique, donna — c'est bien le mot ! — aux Stéphanois, deux réunions, qui se traduisirent par un coquet déficit.

Il fit le bilan : 246.736 francs de perte, ajouta une croix symbolique et croyait que c'en était fini.

Mais, à défaut d'autre chose, Rey avait gagné un nom dans la boxe, et maintenant, lorsqu'il visite ses clients ou ses fournisseurs, il s'entend dire :

— Dites donc, Rey, vous qu'êtes bien placé, pouvez-vous m'avoir deux petites places pour Cerdan-Charron ?

Si bien que les 246.736 francs risquent de faire des petits !

Ben Barek bat Cerdan par K. O.



Notre correspondant en Afrique Occidentale, M. Wermelinger, nous signale qu'arrivant à Conakry, il lut sur une affiche annonçant l'inauguration du woudard guinéen :

5 combats et un combat-vedettes entre les célèbres LARBI BEN BAREK contre EMILE CERDAN

Affolé, M. Wermelinger courut aux renseignements pour obtenir cette réponse d'un supporter du club local :

— Ben Barek est un puncheur terrible, Cerdan lui est un scientifique, mais il ne frappe pas !

Il comprit alors qu'il d'agissait de boxeurs locaux, simples homonymes des célèbres vedettes marocaines. Et le soir même, Cerdan était mis K.O. par Ben Barek au deuxième round.

Jeudi

Les curieux guichets de la rue de Londres



La veille même du jour où devait s'ouvrir la location des places pour France-Angleterre et la finale de la Coupe, un communiqué discret annonçait qu'il ne restait aucune des 14.000 places assises et numérotées. On doit reconnaître que la nouvelle a causé des mouvements divers dans les rangs serrés des spectateurs qui ont compris que, grâce à l'ingénieuse organisation de M. Delouany, ils devraient avoir recours au marché noir s'ils veulent assister à ces deux manifestations sportives. D'ailleurs, les dernières recettes encaissées, grâce à la venue des Tchèques et des Autrichiens, ont un peu grisé M. Rimet et ses amis de la rue de Londres.

On va déguster simplement le public. D'autre part, il est intolérable qu'une fédération subventionnée par la République prépare avec autant de bienveillance le lit des courtiers-marrons. M. Rimet est assez homme

d'affaires pour trouver une solution élégante à cet irritant problème. C'est dans le succès qu'il convient de se montrer bon organisateur. Pourquoi le nier, nous avons tous une arrière-pensée...

vendredi

Au hammam Roland Garros



La Coupe Davis ! Les frondeurs du Bois sont d'un vert avant guerre. A perte de vue, des files de voitures rangées le long du trottoir. Dans le stade, un peu démodé, une foule sage et plus soucieuse de montrer sa bonne éducation que de s'enthousiasmer aux exploits des champions. C'est le même public qui siffle au football, crie « tue-le » à la boxe et chahute au catch, mais, dans ce hammam en plein air, il a acquis, en achetant sa place au guichet, une distinction toute provisoire et assez réjouissante.

Le spectacle est surtout dans le public, car celui qui nous est offert sur le court n'a rien de bouleversant. Pelizza et Petra font de la « bonne ouvrage » en solides percherons de la raquette. On parlait avant le match des « mousquetaires 46 » ; en fait, il y a entre nos représentants et les joueurs d'autrefois la même différence qu'entre d'Artagnan et ses amis, d'une part, et Croquignole, Riboudingue et Filochard, d'autre part. Comme tout, le tennis français est légèrement dévalué. Ce qui ne nous empêche pas de gagner, car nos voisins britanniques sont encore moins brillants que nous.

A noter que contrairement à la tradition, il y avait très peu de jolies femmes dans les loges.

Succès monégasque



M. Boizard, qui ne manque pas d'humour, a réuni la presse sportive pour lui offrir, au lendemain d'un championnat de Genève, quelques assiettes de petits-fours... Disons franchement qu'ils avaient un goût amer.

Enfin, M. Geist est remercié car on s'est aperçu, un peu tard, qu'il n'était pas l'homme idoine. Nos basketteurs vont avoir un nouveau mentor. Tout le monde le connaissait et chacun préconisait son choix depuis longtemps. Mais, c'était trop simple. Et puis la Fédération ne serait pas la Fédération si elle ne commettait pas des erreurs.

Cependant à Nice, sans bruit, sans grève, sans publicité, l'équipe de Monaco a battu les Tchèques. Jolie performance qui trouve son explication dans le dévouement avec lequel l'A.S. Monaco prépare et entraîne ses hommes.

Yvon Quenin, jeune industriel, est le grand animateur de la balle au panier en Principauté, et il ne se contente pas de jouer les pontifes — ce qui est toujours facile — puisqu'il a marqué 11 points contre les Tchèques.

samedi

Il y a des juges en France

Médina, revenu récemment de Londres, se plaignait de la partialité des juges anglais. Les rares spectateurs qui ont assisté au Palais des Sports à la rencontre France-Angleterre amateurs ont acquis la

certitude que si le match nul a été prononcé c'est parce qu'on a volé littéralement deux décisions à nos visiteurs. On leup de même à une soirée à Tabarin ou aux Folies-Bergère. Mais tout de même ! Brandon avait battu Slimon et Turpin avait dominé Escudé. A part ça tout s'est bien passé et la soirée se termina sur dix minutes de franche rigolade grâce à Mennegault.

De là à conclure que la Boxe Olympique est prospère chez nous, il y a un abîme dans lequel nous nous refusons à nous jeter. Nos hommes manquent de style : ils poussent, donnent des coups de tête.

Si les Marocains d'Antoine Cerdan avaient été admis dans l'équipe de France, nous pouvions gagner le match. Mais cela n'eût été possible qu'au cas où la fédération serait logiquement dirigée.

Toujours la Coupe



Grande foule pour le double. Il faut reconnaître que les spectateurs en ont eu pour leur argent. Le premier set véritablement moribond, inclina à la sensibilité les jolies spectatrices peinées de voir le replet Oliff perdre à chaque jeu quelques onces d'une graisse précieuse qu'il mit quarante ans à acquérir.

Destrebeau commit bien des fautes, mais ne s'en prit jamais à lui-même. Il foudroya deux ou trois fois du regard des spectateurs des loges, dévisagea l'arbitre ou plus simplement constata avec regret qu'il y avait certainement un trou dans sa raquette.

Billington et Marcel Bernard furent les cerveaux pensants de cette journée.

La France avait gagné. Attendons la suite sans trop d'illusions.

La recette fut rondelette, elle a permis de rémunérer les trois jeunes frères rousseaux de bolle qui avaient déjà touché 7.500 francs pour le dernier championnat. Ces enfants, dont l'ainé n'a pas quinze ans, touchent des cachets de stars.

dimanche

Complot



A Beauvilliers, des aqapes fraternelles ont réuni quelques conspirateurs de marque : Junques, Alvarez, Mathieu et Basquet. Le capitaine de l'équipe de France de rugby fit honneur au menu savamment cuisiné par la femme de son hôte. Et il fut naturellement question de rugby. On évoqua la saison internationale 1947 et on émit le vœu que Jean Dauger fassent partie de l'équipe nationale pour jouer l'Ecosse le premier jour de l'an 1947.

Les choses en sont là. Dauger, consulté, a déclaré très ému :

— Je le voudrais bien, ce serait mon plus cher désir, mais...

Et ce mois est lourd de toute la réserve fédérale.

lundi

57 secondes !

Alex Jany vient de battre officiellement le record de France du 100 mètres, réalisant un temps qui approche de deux dixièmes le record d'Europe de l'Allemand Fischer. Cette performance, établie avant même que la saison de notation ne soit ouverte, nous permet tous les espoirs.

Mais si le phénomène toulousain a fait aussi vite, c'est parce qu'à Bruxelles il s'est trouvé en bonne

Quand le Truand gamberge sur la route de PARIS à TOURS

par Fernand TRIGNOL

— Dis donc, Trignol, tu as vu le chemin qu'on prend pour aller de la rue Réaumur à Saint-Cloud ?

— C'est ce cave de Félix qui nous fait passer devant sa taule pour épater sa crémière...

— Mais non, c'est parce qu'il y a le défilé de la victoire dans les Champs-Élysées.

— Enfin, nous voilà tout de même à Saint-Cloud !

— C'est bien la première fois que je viens aux courtines à Saint-Cloud sans que ça me coûte de l'oseille.

— Ça y est, ils sont partis !

— Eh bien ! y se mouillent pas, les mecs ! Quelle belle cérémonie, le curé de la Madeleine a sorti les chasubles d'honneur ; on va à Pantin directement. Et ça va être comme ça pendant deux cents bornes.

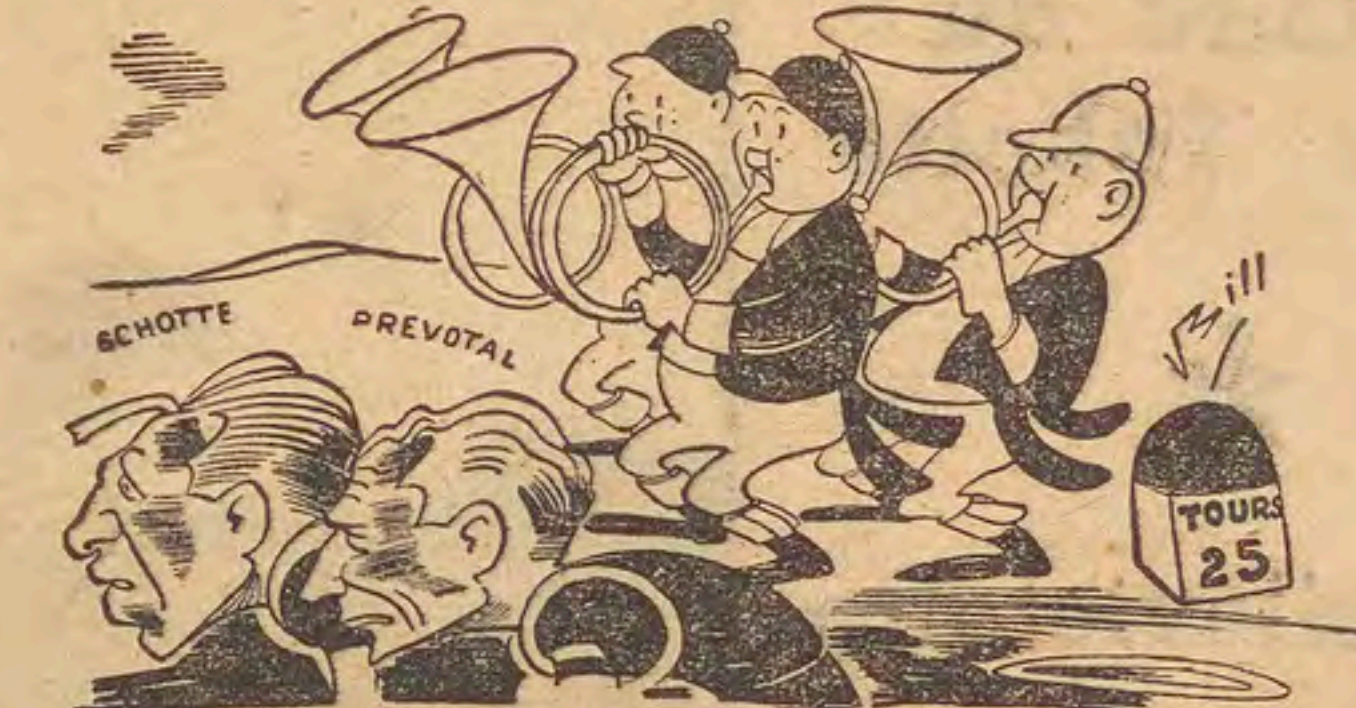
— En effet, malgré le vent favorable, le peloton somnole sur la route.

— C'est Robert Joly le plus mariolle ; il a pris le dur hier soir ; il a tranquillement bâché dans son page et il nous attend pour nous charrier à l'arrivée. Y a de quoi se dégouter du métier de suiveur.

— Ce Paris-Tours est lamentable, nous avons heureusement Francis Pélissier dans la course.

— Celui-là, il aurait mieux fait de rester garder ses cochons que d'essayer de nous balancer dans le fossé.

— Oui, mais Francis Pélissier, c'est tout le cyclisme en une seule personne : il peut être à la fois directeur sportif, journaliste, conducteur de voiture, soigneur, juge à l'arrivée, commis-



saire, et si ça ne suffit pas, il remontera à vélo et sera coureur.

— Mais il ne peut pas dire qu'il possède la modestie de la violette. Puisqu'il ne trouvait personne pour y passer de la pommade, il se l'est cloquée lui-même.

— Tout ça n'empêche pas les suiveurs de dormir dans les voitures, car cette course est lamentable.

— Mordez un peu si le directeur de la course est viselard, v'là qu'il a filé sur la route quatre gonzes déguisés en piqueurs qui soufflent dans des cors de chasse. Pan ! Pan ! v'là qu'ils réveillent les coursiers. Schotte se fait la paire avec Prévotal et de Muer.

— Nous aurons donc au moins, pour nous consoler, une course de vingt-cinq kilomètres !

— Ça y est, y seront plus ragraffés car le peloton continue de roupiller, comme si on tui avait fait lire les œuvres complètes de Marcel Berger.

— Oui, mais il y a encore le mur de Bléré.

— C'est ça, ton mur ? Eh ben, mon pote, si les petits casseurs de banlieue en avaient que des comme ça à escalader, leur turbin serait une vraie promenade !

— Il n'est peut-être pas bien terrible, mais il permet à Schotte de lâcher ses deux adversaires.

— On en a assez vu, on s'en va au vélodrome.

— Déjà Trignol ?

— Oui, dépêchons, et pour deux raisons : parce que je veux rassurer Boudard et lui dire que puisqu'il y a un homme tout seul, il n'a aucune chance de se tromper...

— Et puis encore ?

— Je ne veux pas loupier le tour d'honneur avec bouquet de Francis Pélissier, parce que, quoi qu'il arrive, c'est toujours lui le seul vainqueur de la journée !

Un poids moyen de dernière heure

compagnie au cours du meeting du Royal Swimming Club.

Si Georges Courteline n'avait pas existé, nous n'aurions pas de Fédération de natation... C'est vous dire en quelle estime nous tenons cette poignée de pontifes vaniteux et bavards. Mais enfin ils peuvent pour une fois avoir l'occasion de servir à quelque chose.

Le nouveau temps de Jany ne pouvait être homologué pour une chi-noiserie quelconque, demandons à M. Drigny et à ses hommes de main d'organiser un meeting international dans le bassin du Cercle des Nageurs de Marseille, car la rapidité de cette piscine doit seule permettre à Jany de battre le record d'Europe qui est à la portée de sa main.

Allons, mon cher Drigny, un bon mouvement et pour une fois faites quelque chose de vraiment utile.

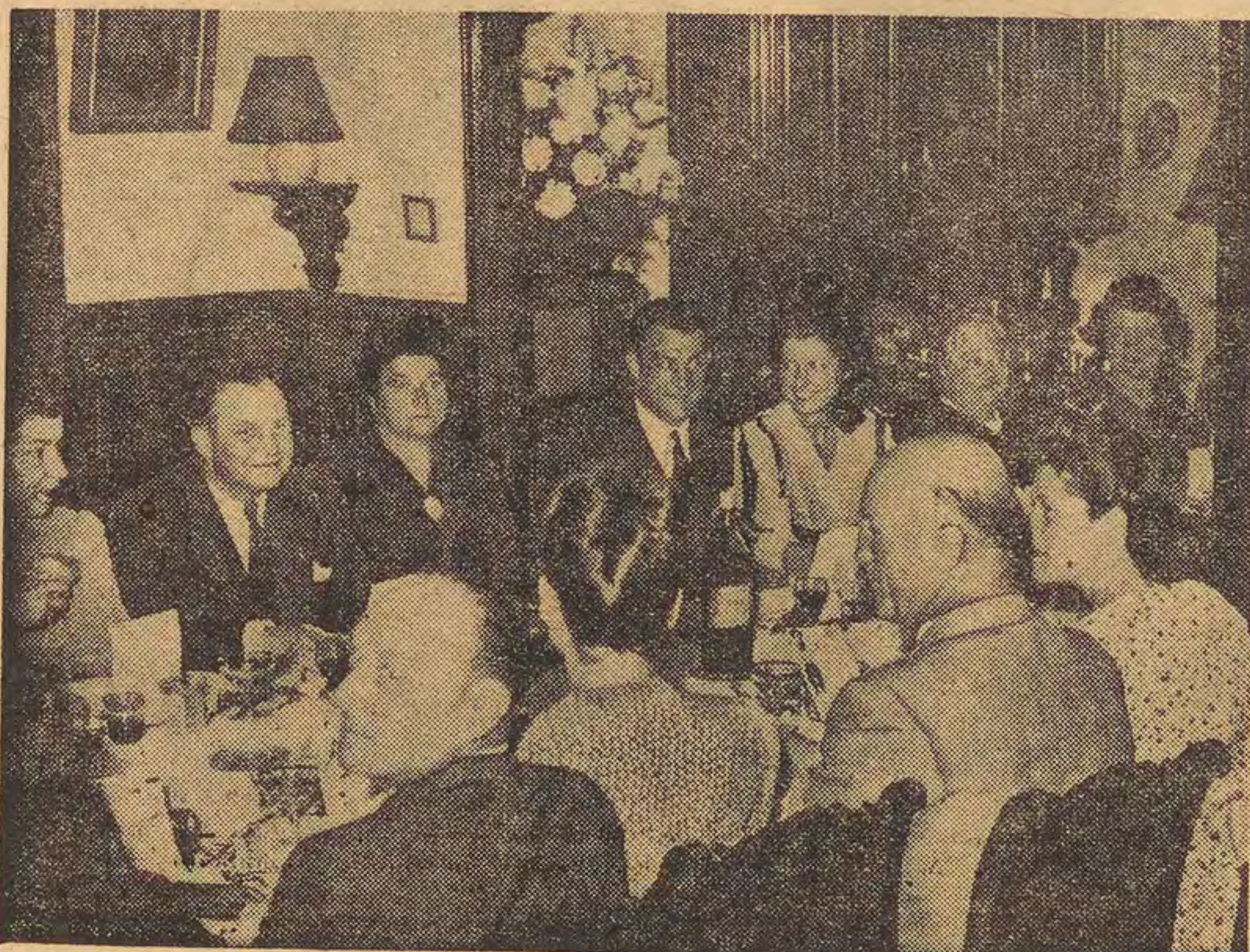
UN NOUVEL ASPECT DE CHARRON

"Robert" fiancé

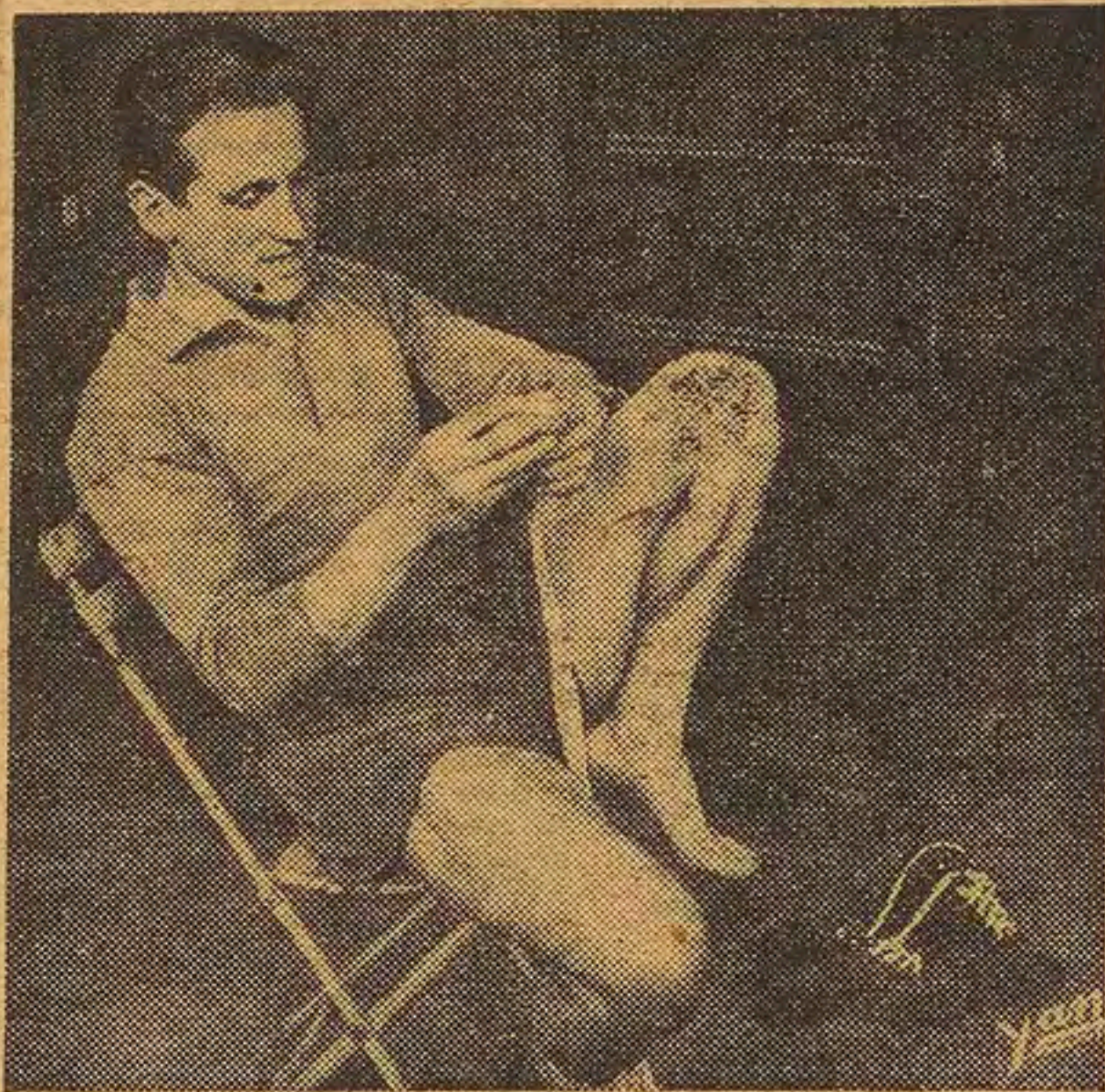
Dans la salle à manger familiale des Musset, rue de la Croix, à Nanterre, on célèbre le repas de fiançailles de Robert Charron et de la charmante Odette.

Il y a là tous les personnages classiques dont la belle-mère du futur champion, qui a amené ses deux managers, Charles Raymond et Marcel Thil.

Et Robert Charron rêve aujourd'hui de fonder un calme foyer au lendemain du combat du 25 mai.



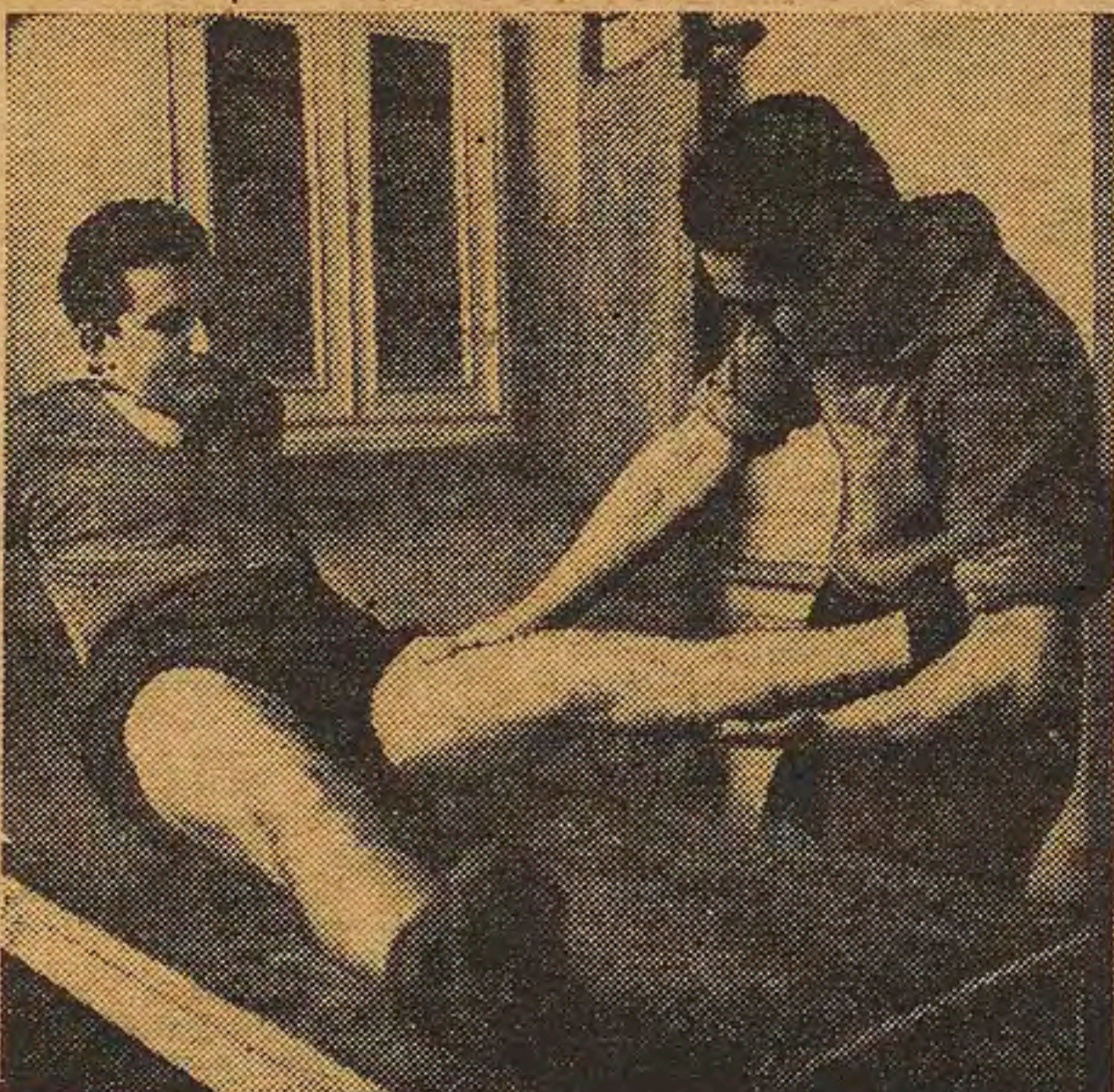
Ces 5 Toulousains avaient préparé la victoire



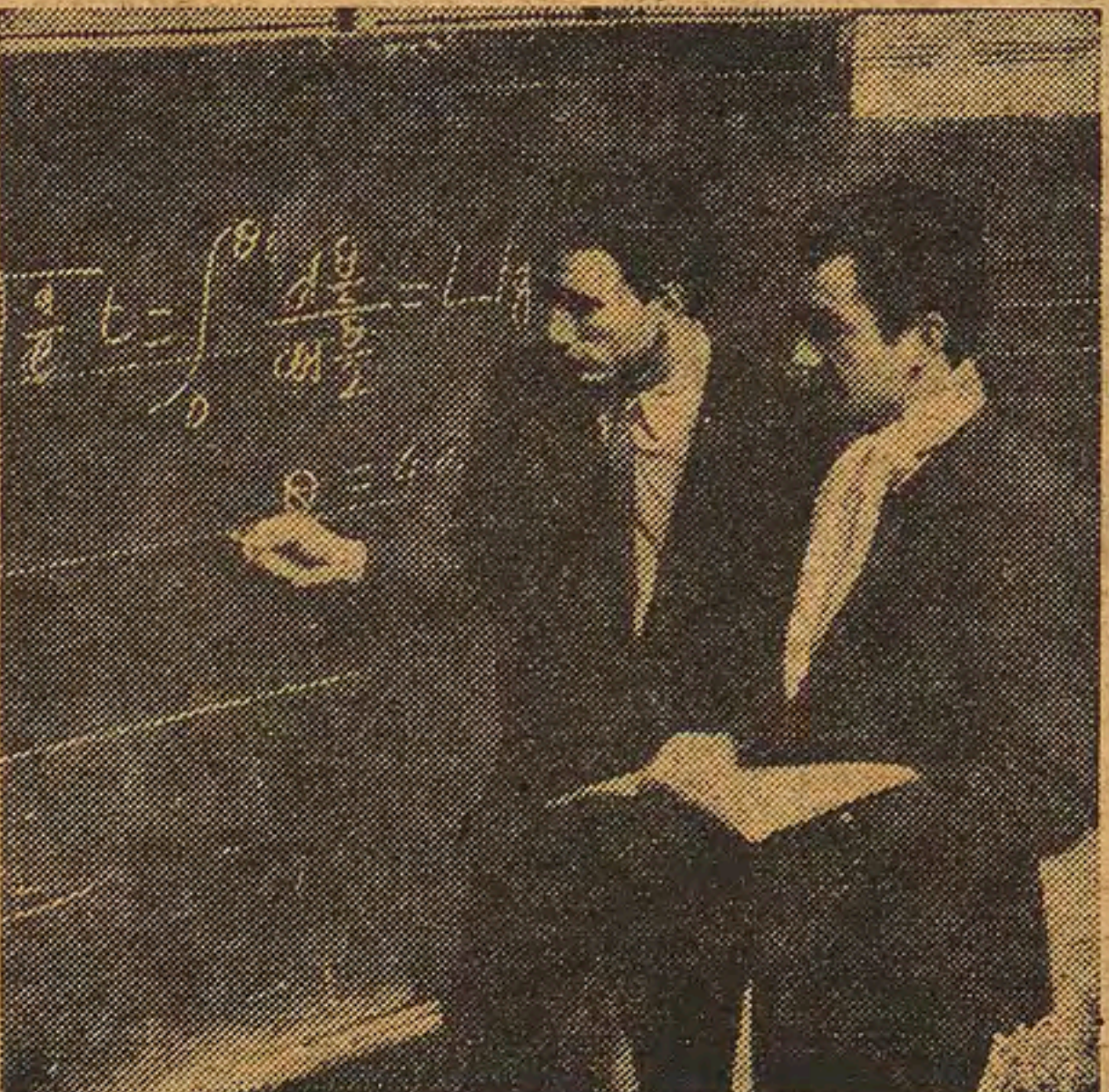
Lassèque, ailier international, s'était fixé un devoir : celui de marquer un essai. Il tint parole.



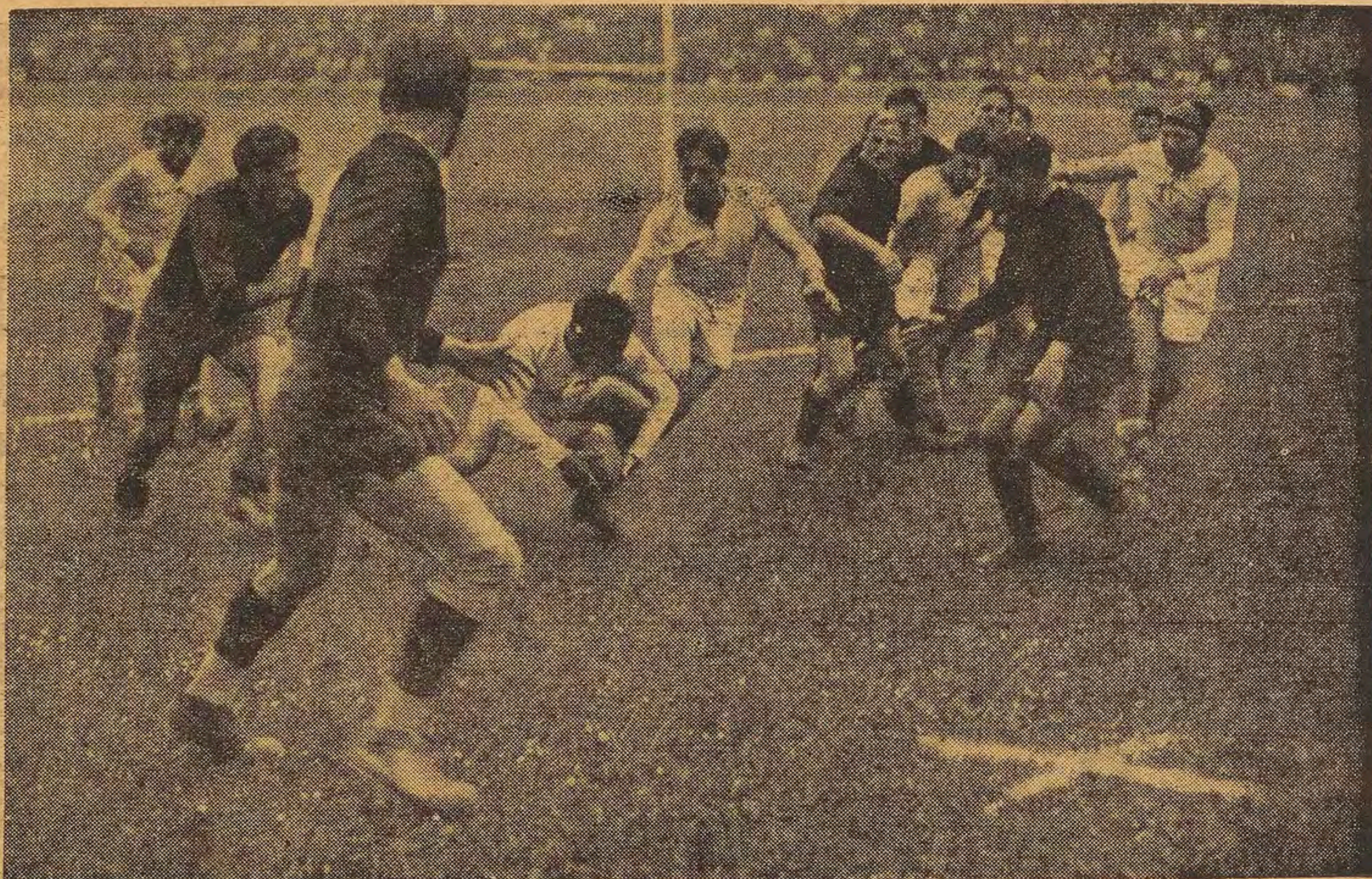
Robert Barran, en capitaine averti, fixe lui-même ses crampons appropriés à l'état du terrain.



Emile Fabre, avant international, avait choisi le remplaçant Jollivet pour se faire masser avant de pénétrer sur le terrain. Et il fut en forme.



Que font ces deux étudiants devant le tableau noir ? Ils résolvent une équation : le Stade battra Pau. C'est l'avant VIDAL qui, sur les données de l'ouvreur BACQUE, déchiffre le problème.



LA FINALE DE LA COUPE DE FRANCE A BORDEAUX...

Le ballon est sorti de la mêlée pour Pau. Théo Cazenave, à demi courbé, va essayer de démarrer avec Salzet, près de lui, et Tucoo lancé, à droite. Mais Lassèque, de dos au premier plan, et Lopez, mains tendues, vont pourtant l'arrêter.

Agen avait oublié d'apporter à Bordeaux, la "Coupe"

...que le Stade Toulousain remporta
en un quart d'heure de jeu magnifique

BORDEAUX

de notre envoyé spécial Géo VILLETAN

Le Stade Toulousain en s'adjugeant la Coupe de France, a, somme toute, effacé d'un seul trait de gloire le bilan de dix-neuf années de stérilité consommées dans le domaine du rugby. Il n'avait pu décrocher, en effet, le moindre titre depuis 1927. Ce que situaient les anciens internationaux Puech et Roger Pitou (qui fut joueur de Pau avant que d'être dirigeant dans la Cité rose) de la façon suivante :

— Enfin, le Stade a décroché quelque chose et a prouvé qu'il avait retrouvé sa qualité d'autrefois. Nous l'attendions depuis longtemps cette heure qui vient de nous être favorable...

Le vieux club au passé glorieux, sept fois champion de France et qu'illustra de tous temps une multitude d'internationaux, depuis Mounicq et Dutour, jusqu'à Lassèque, Bergougnan et Dutrain, en passant par Struxiano, Bioussa, Lubin-Lebrère, Jauréguy, Bordes, Galau, Dulaurens, etc., s'épanouissait d'autant plus volontiers sous le soleil de Bordeaux, à la chaleur des applaudissements de 25.000 spectateurs enthousiastes, qu'il atteignait du même coup un triple but : battre celui qui l'avait éliminé du Championnat, battre le champion de France en remportant la « Coupe ».

Le quart d'heure de... Barran

Mais s'il faut parler franc, je dirai que l'équipe commandée par Robert Barran ne joua pas contre les Palois sa plus grande partie de saison. Elle eut pour elle un

quart d'heure de très nette supériorité... Non celui de Rabelais, mais celui de Barran, qui déclina ses hommes jusqu'au magnifique essai de Lassèque, lequel demeurera dans nos souvenirs comme empreint du style le plus pur dont se soit jamais réclamé le rugby...

Loin de la coupe... aux lèvres

Mais, comme s'il s'agissait d'une question d'alimentation, Barran rationna trop ses supporters. Il leur donna du jeu pour un ticket de travailleur de force. Et puis il ferma les vannes...

— Je tenais avant tout, ayant marqué le premier, à ménager ma monture, disait-il pour justifier sa tactique, et attendre les réactions de l'adversaire.

Cette réaction se produisit, se termina sur un essai de Pierre Lauga. Les dirigeants toulousains eurent alors le visage mouillé de sueur... Ce fut Gaussens qui, par un coup de pied, arrangea tout et rendit sa politesse de Toulouse à la Section Paloise.

Gaussens joua bien, d'ailleurs, sa meilleure partie depuis cinq ans. Il en donna la raison avec le sourire :

— J'avais perdu 5 kilos depuis ce laps de temps et ne parvenais pas à me remettre. J'ai récupéré, ce qui explique mon retour en forme.

Mais si le Stade Toulousain n'eut pour lui sur le terrain qu'un quart d'heure d'action

délirante, il se rattrapa jusqu'à satiété le soir lorsque sonna l'heure des agapes...

Ses dirigeants avaient réuni l'équipe et ses amis dans un modeste restaurant local pour fêter le succès attendu depuis 1927. A défaut de plats copieux, d'un service rapide — il en fut qui allèrent compléter leur repas ailleurs — les chansons égayèrent le repas.

On applaudit le talonneur Lopez lorsqu'il « poussa » le refrain d'un tango argentin en vogue, d'une voix de ténorino, l'avant Noé, qui se produisit avec éclat dans la chanson de charme, le capitaine, Robert Barran, qui entonna avec puissance le couplet réaliste, et l'arrière Mallet, qui exécuta avec brio son numéro de fakir. Celui avec lequel sans doute il avait endormi auparavant les trois quarts palois...

Il n'y eut qu'une ombre au tableau. Si le Stade Toulousain avait, en effet, gagné la Coupe de France, il ne put pourtant prendre possession du trophée sur le champ de ses exploits.

Agén, détenteur 1945, avait oublié de le restituer à la Fédération. On s'en aperçut au terme de la partie, lorsque Robert Barran, pour effectuer avec ses joueurs un tour d'honneur, vint le réclamer aux dirigeants de la F. F. R. :

— Mais au fait, où est la « Coupe » ? constatèrent ceux-ci avec surprise. Agén ne l'a donc pas apportée ?

— Quelle déception ! enchaina Barran. Mes hommes, qui tenaient tant à y boire la champagne à pleines lèvres...

Oubli, qui, on le conçoit, fut un froit...



Cette fin de course de l'ailier Lassèque, porteur du ballon (à droite), fut la plus belle phase inscrite à l'actif du Stade Toulousain. On le voit aller marquer l'essai en dépit de l'effort de Duthen et Lassalle, lancés à sa poursuite. Cet exploit a été le plus beau de la finale.



L'international toulousain Gaussens fut porté en triomphe à la fin du match. Il le méritait. Son coup de pied bien assuré donna, en effet, 3 points et la victoire au Stade Toulousain.

OMBRES ET CLARTÉS !

J'aimerais bien croire aux statistiques. Cela me semble quelq ne peu téméraire après les fâcheuses expériences réalisées dans de nombreux domaines.

Acceptons cependant pour quelques instants celles qui concernent le sport. Qu'y trouvons-nous ?

- 1° Que le nombre des pratiquants a fléchi, depuis 1939, dans la proportion de 5 contre 3.
- 2° Que les spectateurs sont plus nombreux et cela dans la proportion de 10 contre 5.
- 3° Que les recettes ont augmenté dans l'ordre de 15 contre 5, tout ceci par rapport à l'avant-guerre.

Qu'en déduire si ce n'est que l'éducation sportive en France a subi un recul considérable et cela malgré les centaines de milliers de millions dépensés en pure perte ? Tout cela parce qu'on a mis la charrue devant les bœufs. On a créé des fonctionnaires, mal payés, d'ailleurs, de nombreux inspecteurs, mais on ne leur a donné aucun moyen, on n'a créé qu'en paroles et en promesses les millions de terrains de sports attendus... Et d'un ! Il est devenu de mode — et cela de plus en plus dans toutes les fédérations — de prélever de fortes dîmes sur les recettes de réunions qu'elles n'organisent même pas. Pour certaines, comme la fédération de boxe cela se chiffre par des centaines de mille francs. Songez-vous en effet à la coquette somme que va encaisser la Fédération de boxe sur les dix ou douze millions de recette du match Cerdan-Charron, sans risquer un sou vaillant, sans faire autre chose que désigner des

Négligence, erreurs et laisser-aller dans les courses

PARIS-NICE étant une affaire classée, nous aurions aimé — pour suivre l'actualité — ne pas avoir à revenir sur cette grande épreuve. Pourtant, certaines constatations, réflexions, méritent de ne pas être passées sous silence. En voici quelques-unes.

Une nouvelle fois, nous avons constaté que peu nombreux étaient les coureurs animés par un moral de fer. La grande majorité étaient passifs, se contentaient de rester dans les roues, n'osaient pas attaquer. Heureusement que quelques-uns, toujours les mêmes, d'ailleurs, notamment Caput et Forget, se dépensaient pour rompre la monotonie.

D'autre part, lorsque des hommes tels que Lucas, Bernardoni, Le Nizerhy accidenté trop tôt, qui, pendant cinq ans ont été éloignés du sport, ont souffert moralement en captivité — le savoir — prouvent que, grâce à leur cran, à leur volonté,

Les directeurs sportifs — est-ce par manque de moyens ? nous ne le pensons pas — n'ont pas tous fait le maximum pour leur équipe. Certain n'avait pas prévu de passer et avait confié ce travail spécial à son mécanicien qui, entre nous, avait suffisamment d'ouvrage à s'occuper du matériel de ses coureurs. Par contre, il y en a un qui avait fait déplacer de Belgique le soigneur Tordjman. Et pourtant, la marque qu'il représente est loin d'avoir l'importance de l'autre.

Les organisateurs, surtout dans les conditions difficiles actuelles, avaient fait de leur mieux pour contenter coureurs et suiveurs. Nous devons leur reprocher toutefois leur lenteur pour la distribution des chambres, des bons de repas dans les villes étapes. Il aurait été si simple de remettre à chaque directeur sportif, aux officiels et suiveurs une enveloppe préparée à l'avance, contenant l'indication des hôtels, du restaurant et les bons. Si ce n'a pas été fait, c'est uniquement par mesure d'économie.

Un vieux règlement de la défunte U. V. F., repris par la F. F. C., interdit à un coureur licencié de suivre une course cycliste.

L'an dernier, pour être monté en voiture après abandon, certains ont été pénalisés d'amendes se montant jusqu'à 1.000 francs. Alors, pour quelle raison M. Joinard, président de la F.F.C., qui plus que quiconque se doit de montrer l'exemple, a-t-il autorisé son ami et protégé Jacques Lohmuller à suivre l'étape Marseille-Nice ? Comme on lui en faisait la remarque, M. Joinard répliquait :

— Ne vous inquiétez pas : il sera pénalisé comme les autres.

— De combien ?

— 200 francs !

Pas cher, n'est-ce pas ? Car si Lohmuller avait pris le train, ça lui aurait coûté beaucoup plus. Fort de cet exemple, Emile Idée aurait eu bien tort de ne pas monter en voiture à Solliès-Pont. Une nouvelle fois, M. Joinard a passé outre les règlements. C'est un récidiviste.

par étapes

par RENÉ MELLIX

Non ! ce ne doit pas être du rugby américain

par J.-B. GROSBOURNE

NOS équipes de water-polo ne sont pas très fortes, si l'on met Tourcoing à part, et ce n'est un secret pour personne.

Ce qui est grave, c'est qu'on semble accepter passivement, comme une vérité inéluctable, que le « water-polo », c'est Tourcoing », sans jamais s'être demandé pourquoi les joueurs tourquennois savaient jouer et pourquoi les autres n'étaient que des « châtaineurs ».

En fait, c'est d'une triple crise que nous souffrons : crise de joueurs, crise d'entraîneurs, et crise d'arbitrage.

Les flemmards jouent au ballon...

On trouve trop souvent, dans les équipes de polo, tous ceux qui n'ont pas le courage de s'astreindre à l'entraînement nécessaire pour arriver en natation.

Ils trouvent plus facile de faire tremper en se passant la balle à deux ou trois et en shootant de quelques mètres vers les buts. Car dans presque tous les clubs, l'entraînement de water-polo, c'est cela : on jette le ballon en pâture aux joueurs et débrouillez-vous ! Encore heureux quand on forme deux équipes, et qu'un type se promène sur le bord avec un sifflet !

Et pourtant, il y a l'exemple de Tourcoing ! Deux à trois matches par semaine, avec étude tactique, demande Lamberti, deux à trois heures de maniement de balle à sec et dans l'eau et nager de la distance.

En 1944-1945, un club de Paris a un peu travaillé, le S. C. U. F. ; il a été champion de Paris. Cet hiver, ce fut, sous la direction de Pérol, le S. N. P., qui n'a pas encore été battu jusqu'ici.

La F. F. N. veut tenter quelque chose, et elle vient de décider l'organisation, à Tourcoing, sous la direction de Lamberti, d'un stage réservé aux entraîneurs de water-polo.

...et les arbitres sont trop doux

Mais il y a autre chose à tenter, c'est d'empêcher le jeu de devenir de plus en plus « dur », voire même méchant.

Et cela, c'est affaire d'arbi-

trage. Celui-ci devrait être imputable, surtout en début de partie. Pour prendre les équipes en main, il ne faut pas hésiter à sortir des joueurs.

« L'autorité de l'arbitre se manifeste au premier coup de sifflet », nous disait, l'été dernier, Padou, le plus roué des joueurs, « et on sait tout de suite s'il est possible de « jouer la faute » ou non. »

L'arbitre, en général, se place mal : au lieu de dominer le jeu pour voir la « phase subaquatique » de la partie (acrochages, poussées, tenus, etc.), il se promène sur le bord du bassin.

De toute façon, il serait souhaitable de le voir assisté de juges de positions. L'essai tenté, l'an dernier, aux Tournelles, était assez satisfaisant.

Des formules différentes, le jeu avec deux arbitres, en particulier, ont été essayées à l'étranger. La solution semble viable, mais de mise au point difficile ; l'expérience vaudra d'être faite.

La F. F. N. a demandé que soit réuni l'International Board de water-polo, et ce brave M. Fern, président de la F.I.N.A., a finalement accepté de le faire en juin, en même temps que le bureau de la F.I.N.A.

Attendons...

par Gaston BÉNAC

arbitres et des juges qui ont souvent droit d'ailleurs aux sifflets populaires ?

— Qu'importe qu'ils crient, pourvu qu'ils payent ! aurait dit, il y a quelque temps, un dirigeant fédéral.

Toutes — que ce soit la Fédération de football, la plus riche et la plus avariée d'ailleurs ; celle de rugby, celle de boxe ou celle de cyclisme — elles n'ont qu'une pensée : thésauriser.

Peut-on me dire ce qu'elles ont réalisé de concret, de durable ? Les grandes fédérations étrangères, en Angleterre notamment, amassent aussi des sommes considérables, mais ces milliers de livres ont servi à acheter et aménager de grands stades (Wickham à Londres, Murrayfield à Edimbourg appartiennent aux fédérations de rugby) et de petits stades. Enfin on dote de terrains les clubs pauvres.

En France, les fédérations sont à l'image de l'Etat : elles disent sans détour : « Je prends mais je ne rends pas. »

L'esprit de club et le mécène

Fort heureusement, il y a le club, il y a l'initiative privée, il y a aussi le mécène qu'on charge, il y a trois ans de cela de tous les péchés d'Israël.

Et cela rétablit la situation : — J'ai retrouvé au Stade Français une nouvelle famille, je ne me sens plus éloigné de mon pays natal », me disait, ces jours derniers, Ben Barek.

Tous aiment leur club comme leur famille, même la plupart de ces professionnels de la balle ronde si décriés et qu'on disait si désireux d'être vendus à l'encan.

C'est cet esprit de club qui manque à nos cyclistes sur route pour persévérer dans l'adversité. Cet esprit que la marque commerciale ne peut remplacer, je ne l'ai retrouvé que chez quelques coureurs, les Azuréens de Lucietti chez les Marseillais grâce à Georges Coupry ; chez les Aixois Néri, Canavese, Flatheiner ; chez les Agenais du cordonnier Bruschi.

Oui, pourquoi ne pas créer de grands clubs de routiers professionnels comme en Belgique ? Des dirigeants, des mécènes, on en trouvera. Et on trouvera en même temps un esprit d'équipe dégagé de toute pensée commerciale.

SOIGNEZ LES DÉTAILS vous ferez de grandes choses

par Emm. GAMBARDILLA

C'EST France-Autriche, déjà entrée dans la petite histoire, celle du football, nous aura permis de faire quelques constatations agréables : nos internationaux savent s'accommoder du vent ; mieux que les Autrichiens qui sont pourtant de bons techniciens.

Ils savent aussi tirer les cornes, ainsi que le démontrèrent Voast et Heisserer, ainsi que l'avaient précédemment démontré dans les matches internationaux Simonyi et quelques autres ; ils savent de surcroît utiliser les coups de pied de coin, ce qui leur valut deux buts contre l'Autriche.

Les coups francs ne sont plus considérés par eux comme des formalités sans importance qu'on expédie à la va comme je te pousse ; enfin, car il faut se borner, les rentrées en touche ne leur valent plus les sanctions des arbitres.

Incontestablement, ils ont fait des progrès. Il leur en reste encore quelques-uns à accomplir avec le concours de leurs dirigeants.

Je fais allusion à la réputation qu'éprouvent certains de nos grands clubs à commencer les matches, même officiels, à l'heure fixée et indiquée au public.

Et aussi à la longueur démesurée, irrégulière et inexplicable de ce qu'on appelle « la pause »

ou, très métaphoriquement, « l'heure des citrons ».

En bonne règle, elle devrait être de dix minutes, elle dure souvent bien davantage sans que l'on puisse savoir au juste à quoi peuvent bien être employés ces minutes de rabot : conseils approfondis, ingestion de pilules mystérieuses.

Cette fâcheuse habitude fait bien jouer un vilain tour nauséux à un club de la division nationale ; il jouait sur son terrain et n'en finissait plus de ramener ses joueurs sur le stade après le repos.

L'arbitre finit par prendre la mouche, et, bien que sept joueurs locaux seulement fussent revenus des vestiaires, il siffla la reprise à la grande colère des dirigeants et du public.

Colère qui s'accrut dans de fortes proportions lorsque, profitant de sa supériorité numérique, l'équipe visiteuse eut eu marqué un but qui lui conféra l'avantage à la marque. Les joueurs du cru, rejoints par leurs camarades retardataires accourus en toute hâte, eurent beau supplier l'arbitre, le menacer, rien n'y fit : l'officiel resta de marbre et maintint sa décision.

Gageons que les victimes de cette juste sentence ne s'attarderont plus désormais dans les délices, d'ailleurs relatives, des vestiaires.

Les déformations de jugement en boxe poursuivies au delà de la tombe

C'EST pas seulement en France que l'on s'agit autour de la question de pointage en boxe. Aux Etats-Unis, la méthode adoptée est également sujette à critique, non sans raison d'ailleurs.

De l'autre côté de l'Atlantique, ce pointage se trouve réduit à sa plus simple expression puisqu'il n'est accordé qu'un avantage global par round. J'ai, à ce propos, eu l'occasion de regretter qu'avec la timidité dont est appliqué le système des vingt points instauré ici, on se rapproche étrangement de la façon de faire américaine.

En effet nos juges évitent de s'écarter du maximum alloué à chaque round de crainte de se perdre complètement, et, au lieu de donner, en même temps que vingt points au meilleur des adversaires, dix points — et moins — à l'autre, s'ingénient à ne faire que des différences d'un ou deux points. Ceci afin de pouvoir se rattraper !

Se rattraper ? Mais oui, car, à côté du pointage positif, il faut maintenant compter avec la conception particulière du public, née précisément de la difficulté du pointage actuel.

Cette conception consiste d'attacher inconsciemment une trop grosse importance à la seconde partie d'un combat au détriment de la première. C'est tout à fait humain, les dernières impressions étant toujours les plus lucides.

L'argument se rapporte tout aussi bien aux critiques formulées contre la manière de juger des Américains. Avec cette constatation en plus : que l'avantage d'un adversaire sur l'autre

ne peut être toujours semblable dans chaque round. Qu'en conséquence, il est absurde de mettre tous les rounds d'un combat sur le même plan.

En janvier 1935, il avait été décidé, à New-York, le retour au système des points, mais, comme un fait exprès il y eut à cette occasion une très mauvaise décision. Elle fut donnée à la suite d'un combat entre les poids légers Peter Jackson et Sammy Fullers et les juges appelés à s'expliquer blâment le pointage qui était « à l'encontre de leur impression d'ensemble ».

Peut-on mieux souligner ce que nous avançons plus haut ?

A propos de ces juges, l'un d'eux mis à l'index, Danny Ridge, demanda peu après, sur son lit de mort, d'être réhabilité, mais la commission refusa et l'incident, à l'époque, souleva une certaine émotion.

Depuis un an bien que le système du round global continue à prévaloir, en principe, aux Etats-Unis, il est cependant alloué de un à quatre points par round de « cote de faveur » au meilleur des deux boxeurs. Le maximum de quatre points indiquant généralement qu'il y a eu knock-down.

C'est une formule mitigée, mais qui tire déjà étrangement sur le système en vigueur en Europe, puisqu'on n'accorde que cinq points au meilleur boxeur par round en Grande-Bretagne.

On peut, aux Etats-Unis, élargir sur cette façon de faire mais il faut espérer que les Américains ne voient pas cette fois trop grand, suivant leur habitude, et qu'ils ne tombent pas dans nos errements.

TROP LOURD, LE CHAMPIONNAT DE FOOTBALL TRaine EN LONGUEUR...

par L. GAMBLIN

LA Coupe de France et les matches internationaux, il fallait s'en douter, n'ont pas favorisé le déroulement du championnat de France de première division.

Les clubs ayant des joueurs sélectionnés ont fait remettre les rencontres qu'ils devaient disputer ce jour-là, et les clubs restant qualifiés en Coupe ne pouvaient faire face aux obligations du championnat.

De sorte que la deuxième partie de celui-ci fut aussi troublée que la première avait été parfaitement conforme au plan établi.

Depuis quelques semaines, on cherche à rattraper le temps perdu. Car il faut bien qu'il se termine ce trop lourd championnat de 34 matches. Il faut en connaître le vainqueur, et sur-

tout les clubs qui vont descendre en deuxième division.

Alors pour boucler, on bâcle. On demande aux joueurs des efforts supplémentaires. Trois matches en huit jours, à trois endroits différents, et souvent très éloignés les uns des autres. Ce n'est plus du sport, mais du « hard labour ».

Les recettes sont bonnes. Elles dépassent largement les prévisions pour des matches de semaine, et c'est fort heureux pour les trésoriers.

Mais en ce qui concerne la régularité des résultats, il en est tout autrement. Des clubs jouent leur vie sur un coup de dés. Il suf-

fira peut-être d'un point pour ne pas descendre en division inférieure. Or, ce point peut dépendre de la blessure d'un équipier à qui il faudrait huit jours pour se remettre. Mais comme il faut jouer deux ou trois

jours après, le joueur est indisponible, et son équipe est privée de ses services. Pour peu que ce soit le gardien de but, ou l'une des étoiles de la formation, on conçoit l'importance du handicap.

D'autre part, passer des nuits en chemin de fer cause une fatigue supplémentaire, surtout en jouant tous les trois jours. Et l'équipe qui reçoit est nettement avantagée.

Mais les dirigeants des clubs ne s'aperçoivent de leurs erreurs qu'au moment où le danger n'est que pour leurs clubs. Ils admettent en juillet d'être trente à participer au championnat,

et en avril ils s'insurgent contre le règlement de ce lui-ci. Trop tard, messieurs. Faites votre mea culpa. L'expérience ne vous manque plus, puisque le championnat professionnel date de 1932.

Vous n'avez pas compris

vos rôles, ou plutôt vous jouez sans cesse sur la chance, en pensant toujours que vous ne serez pas touchés par les inconvénients du règlement que vous avez établi, et que seuls vos concurrents auront à souffrir de ses imperfections.

Alors ne vous plaignez pas et admettez des décisions que vous n'avez pas su prévoir, qui sont douloureuses, c'est certain, mais indiscutables.

Il reste à souhaiter qu'elles vous servent de leçon !



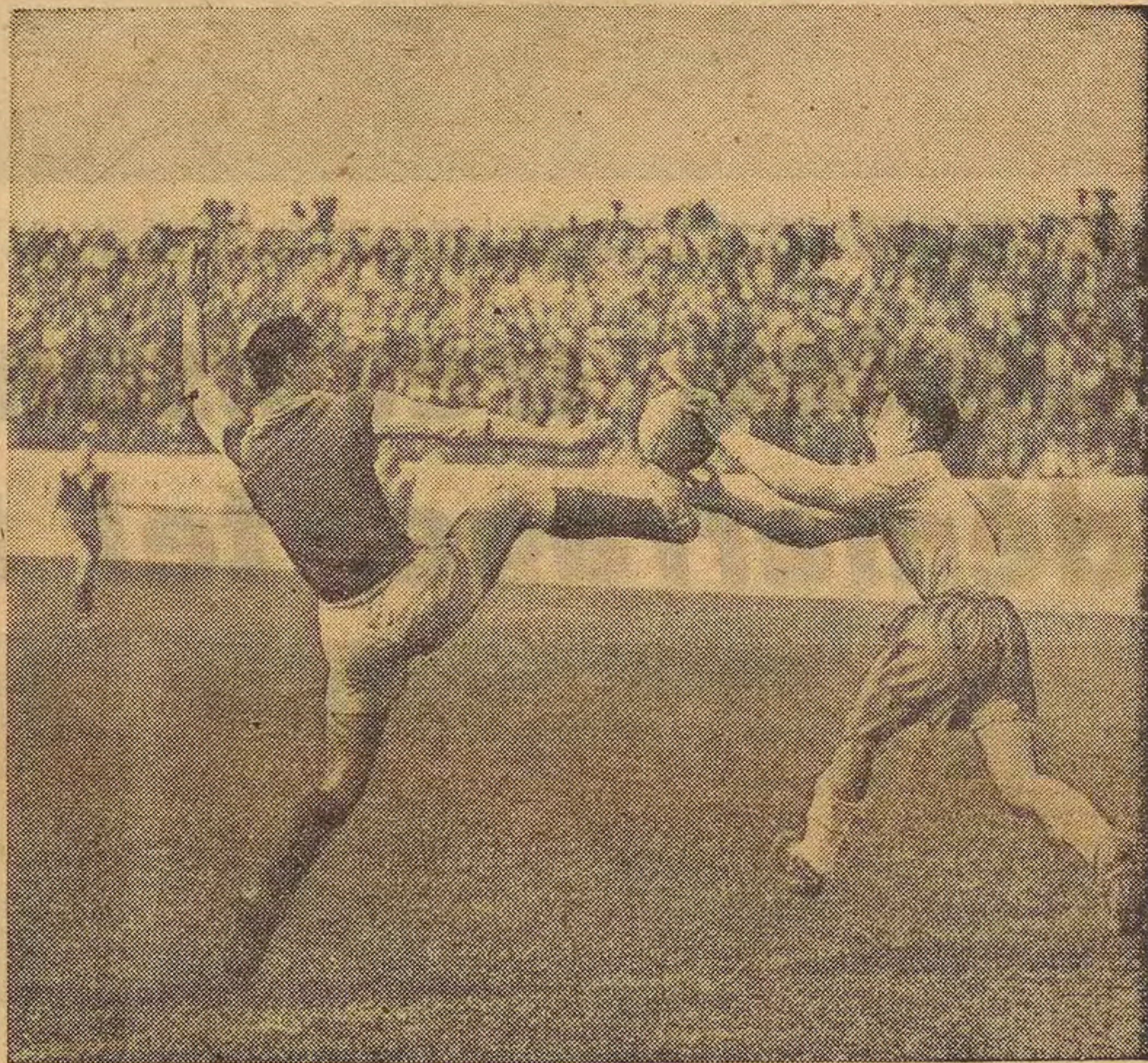
Dupuis, l'arrière du Racing, paraît contrôler le ballon. En fait, Molinuévo (à terre) a été pris à contre-pied et le ballon filera dans le but.



Plus heureux que son confrère du Racing, le portier lyonnais Lorins a réussi à détourner le ballon en le frappant du poing.



Les avants du Racing sont dans les « bois » lyonnais. Lorins est à terre, mais l'arrière Kaucsar va dégager. Bongiorno et Mathé paraissent sidérés.



L'avant centre rémois Sinibaldi fut très actif dimanche contre le Red Star. Ici, Germain, le gardien parisien, enlève la balle sur le pied de Sinibaldi.

Une mauvaise journée pour le football parisien

par Lucien GAMBLIN

LA foi paraît avoir quitté les footballeurs professionnels parisiens. Les équipes du Racing Club de Paris, du Red Star Olympique et du Stade Français disputent leurs matches sans goût et sans plaisir, avec la seule intention de jouer parce qu'il faut jouer.

Dimanche, le Racing, qui n'a plus rien à espérer ni rien à craindre, fut battu par Lyon après une partie terne au possible. Le Red Star qui, cependant est en situation périlleuse, a baissé les bras devant Reims en accusant une lassitude et une méforme peu rassurantes, et le Stade Français, certain de monter, n'a pu faire mieux que match nul avec Valenciennes.

Déficience à l'ombre de la Tour Eiffel

Les clubs parisiens sont défectueux.

Le Racing et le Stade n'ont pas à craindre que leurs mauvaises parties actuelles aient des conséquences désagréables pour leur situation. Mais le club de Saint-Ouen est loin d'être hors de danger. La relégation le guette, et il faudra faire de rudes efforts pour y échapper.

Certes, on demande à ses joueurs d'accomplir un travail exceptionnel. Le R.S.O. a joué jeudi à Marseille, dimanche à Reims, et il sera jeudi à Strasbourg. Pourquoi lui faut-il jouer à cette cadence ?

Parce qu'il est finaliste de la Coupe.

A première vue, la raison invoquée semble bizarre. Elle est cependant juste.

Calendrier trop chargé

Expliquons-nous. Le calendrier du championnat pro a été établi sans tenir compte de la Coupe de France ni des matches internationaux. Or, les vainqueurs en Coupe voient leurs matches de championnat reportés, et des clubs comme le Red-Star et Lille (finalistes de la Coupe) ont dû



Saut acrobatique de Germain (Red Star) qui paraît s'appuyer sur son arrière Planqués.

rattraper autant de matches qu'ils ont été de fois vainqueurs en Coupe. Lille, qui pourtant dispose d'un nombre important de réserves, accuse, lui aussi, une sérieuse défaillance.

Match nul à Sochaux, très difficile et heureuse victoire à Strasbourg, les « dogues lillois » qui convoitent Coupe et championnat sont beaucoup moins brillants qu'il y a quelques mois.

— Ils jouent trop, disent les dirigeants de Lille et du Red Star, en parlant de leurs joueurs.

C'est exact, et cela nous promet une finale de Coupe sans flamme ni panache, alors qu'une finale Lille-Red Star paraissait constituer une belle affiche.

Des joueurs fatigués contre l'Angleterre

Mais il y a autre chose.

Dimanche, le Racing, le Stade Français, le Red Star et Lille vont fournir à l'équipe de France, qui va rencontrer l'Angleterre à Colombes, le principal de son effectif. Le Racing : Salva et Vaast ; le Stade : Grillon et Ben Barek ; le Red Star : Aston et Leducq ; Lille : Bihel, soit sept joueurs sur onze. Aucun d'eux n'a fait un bon match dimanche. A Reims, Aston et Leduc furent sifflés, et leur club, devant leur mauvaise condition, a décidé de ne pas les faire jouer jeudi à Strasbourg.

Qu'en pense M. Barreau, sélectionneur fédéral, lui aussi victime d'un calendrier étié.

Il avait fait confiance à la formation qui a battu la Tchécoslovaquie et l'Autriche. Avec lui tous les « soccers » français escomptaient une belle performance du Onze tricolore.

Nous craignons qu'il en soit tout autrement en présentant une équipe où la plupart des membres sont harassés, et aspirent plus à se reposer qu'à prendre part à des matches où ils auraient besoin de tous leurs moyens.



Dès le départ, à Saint-Cloud, André Brûlé tombe. C'est fini pour lui, la caravane s'en va. Ce sera le premier des accidents d'une trop longue série. La plupart des vedettes se trouveront ainsi éliminées, comme le montre le film ci-dessous.



Voici l'échappée classique de Chevreuse. A. Dang et Cosson roulant à Ablis sous l'averse.

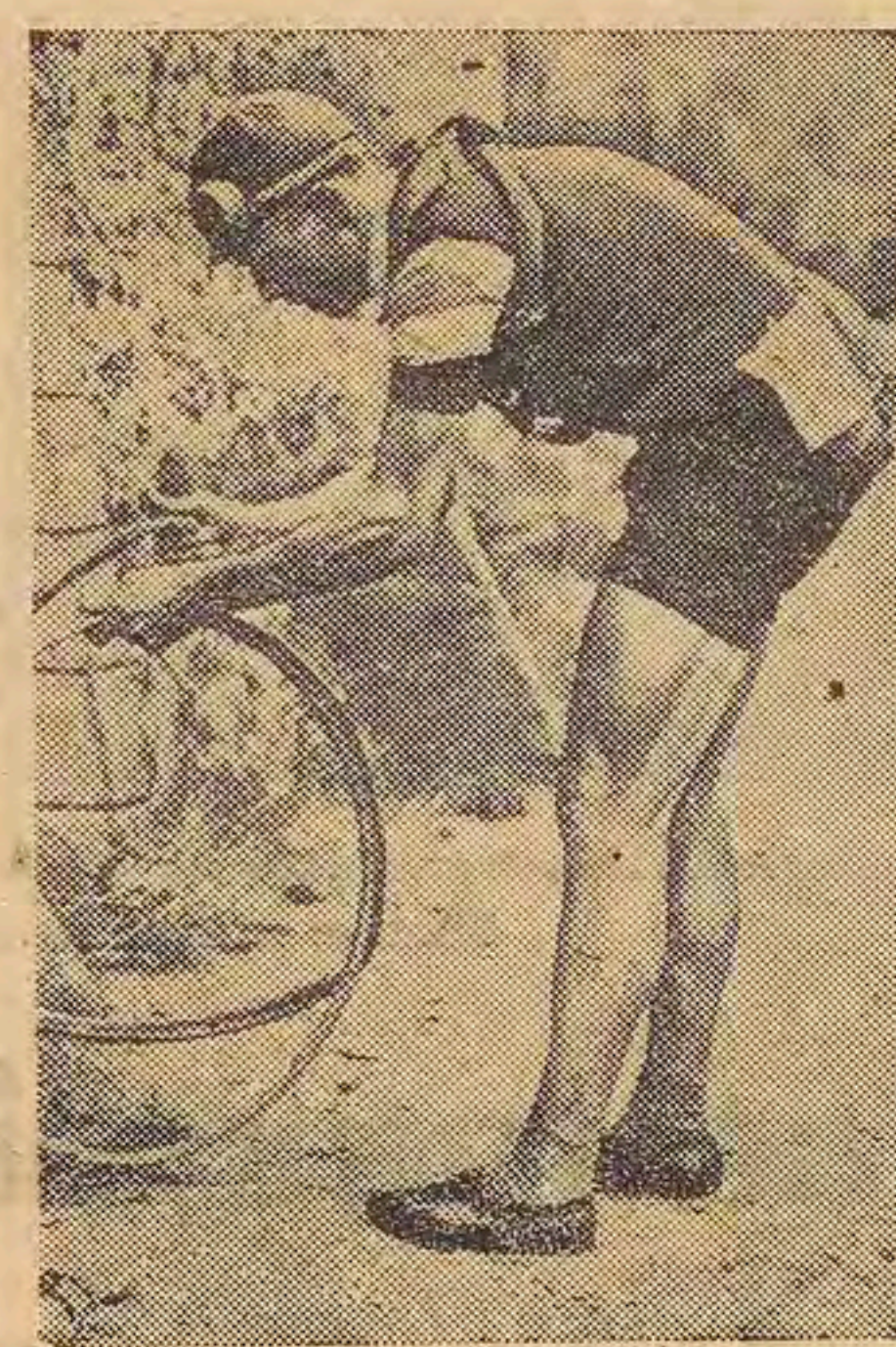
Chutes, crevaisons... deux échappées, démarrage, tel fut le Paris-Tours 19



Clès, le vainqueur de Paris-Roubaix, vient de tomber. Il se frotte le genou. Il abandonnera. Carrara crevé en même temps.



Paul Maye, vainqueur l'an dernier, a crevé. Il abandonnera aussi.



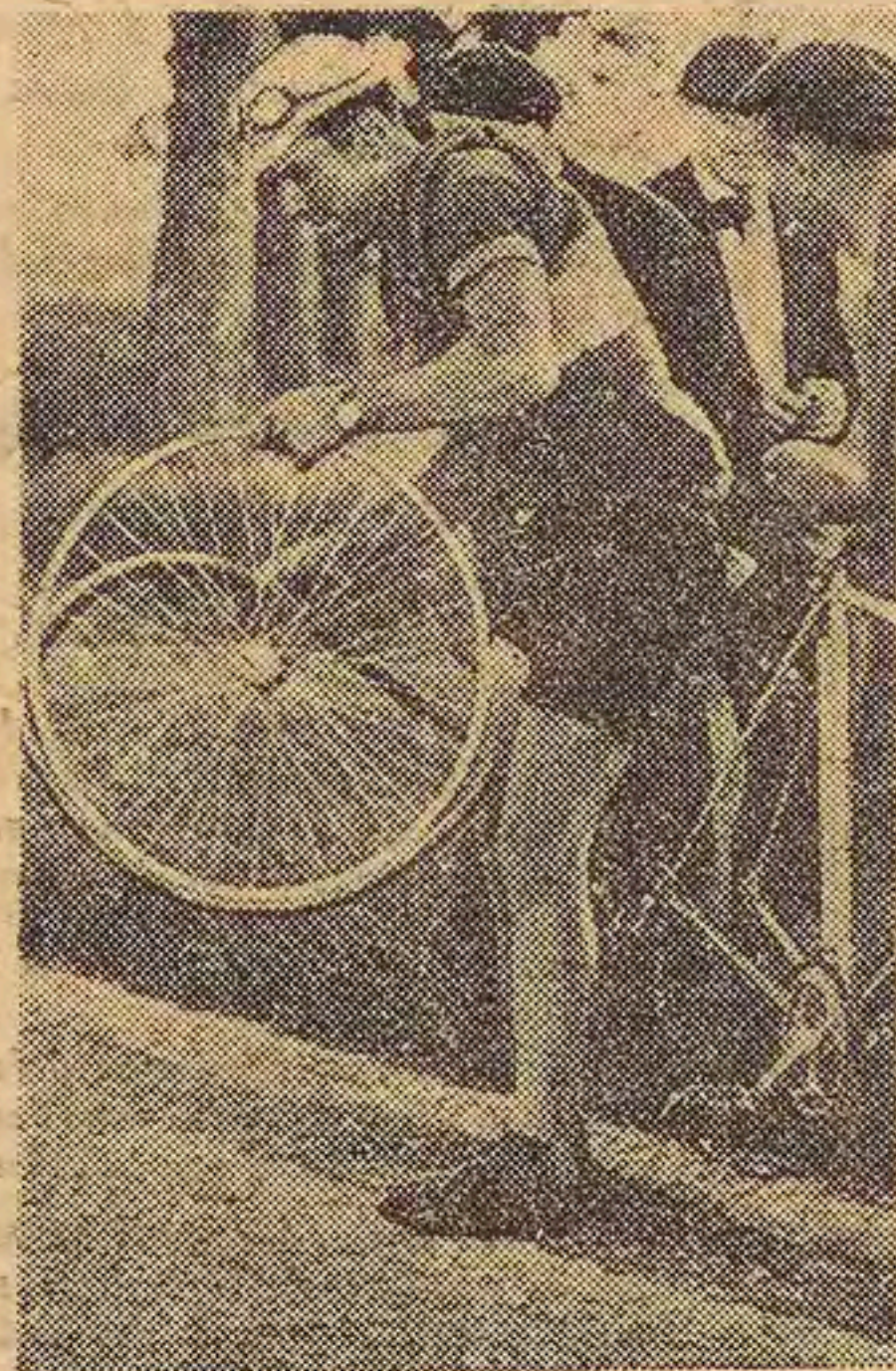
C'est au tour du pistard Adolphe Prat à connaître les aléas de la route.



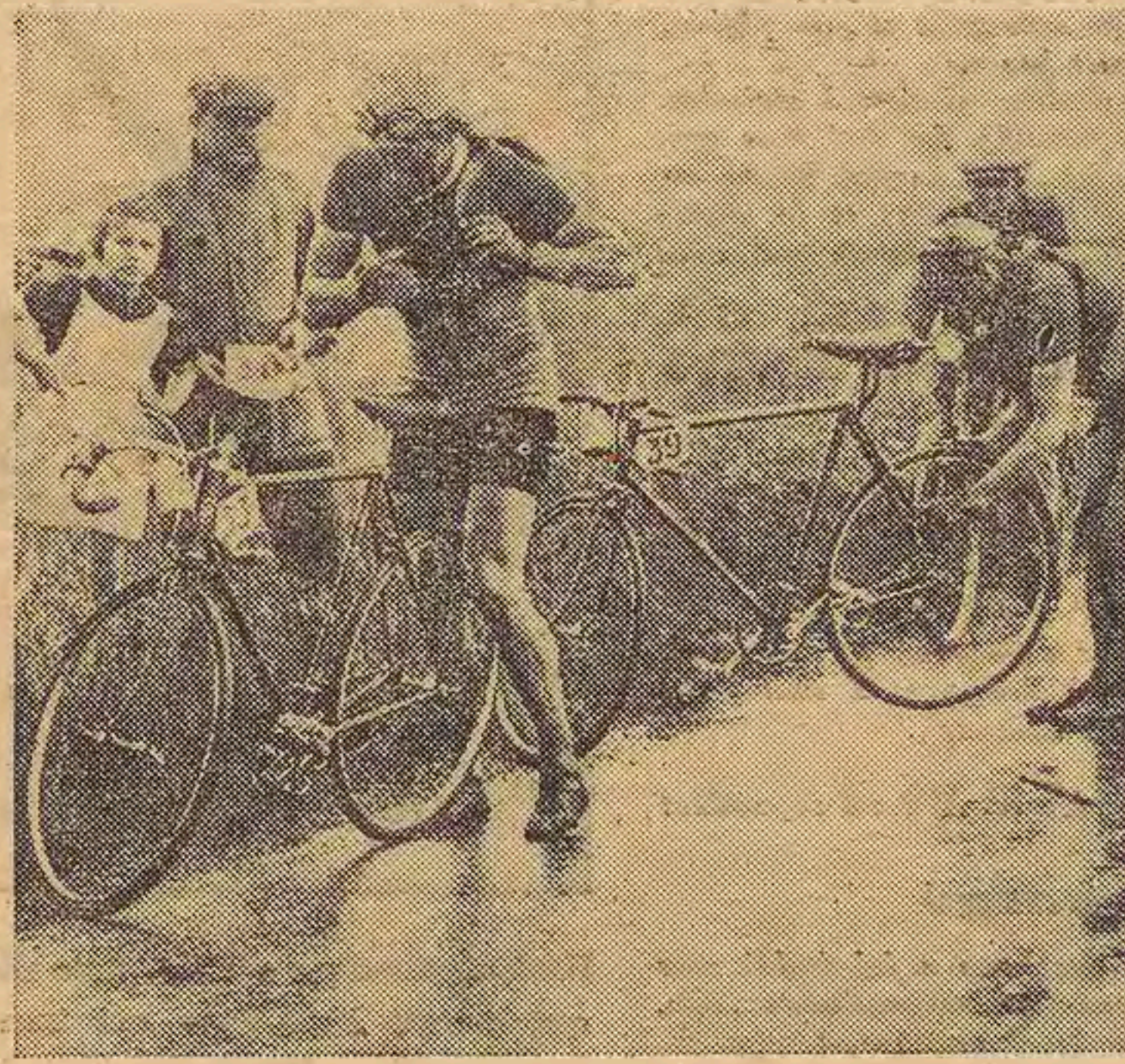
Massal, qui était favori, crevé au m...



Camellini, le vainqueur de Paris-Nice, crevé des deux roues à la fois.



Lucien Teisseire, accidenté à son tour, terminera la course.



Schulte, le « fou pédalant », crevé pour la deuxième fois. En même temps que Keteller, il abandonnera.



Jules Rossi, l'homme du Ruban Jaune, ne battra pas son record.

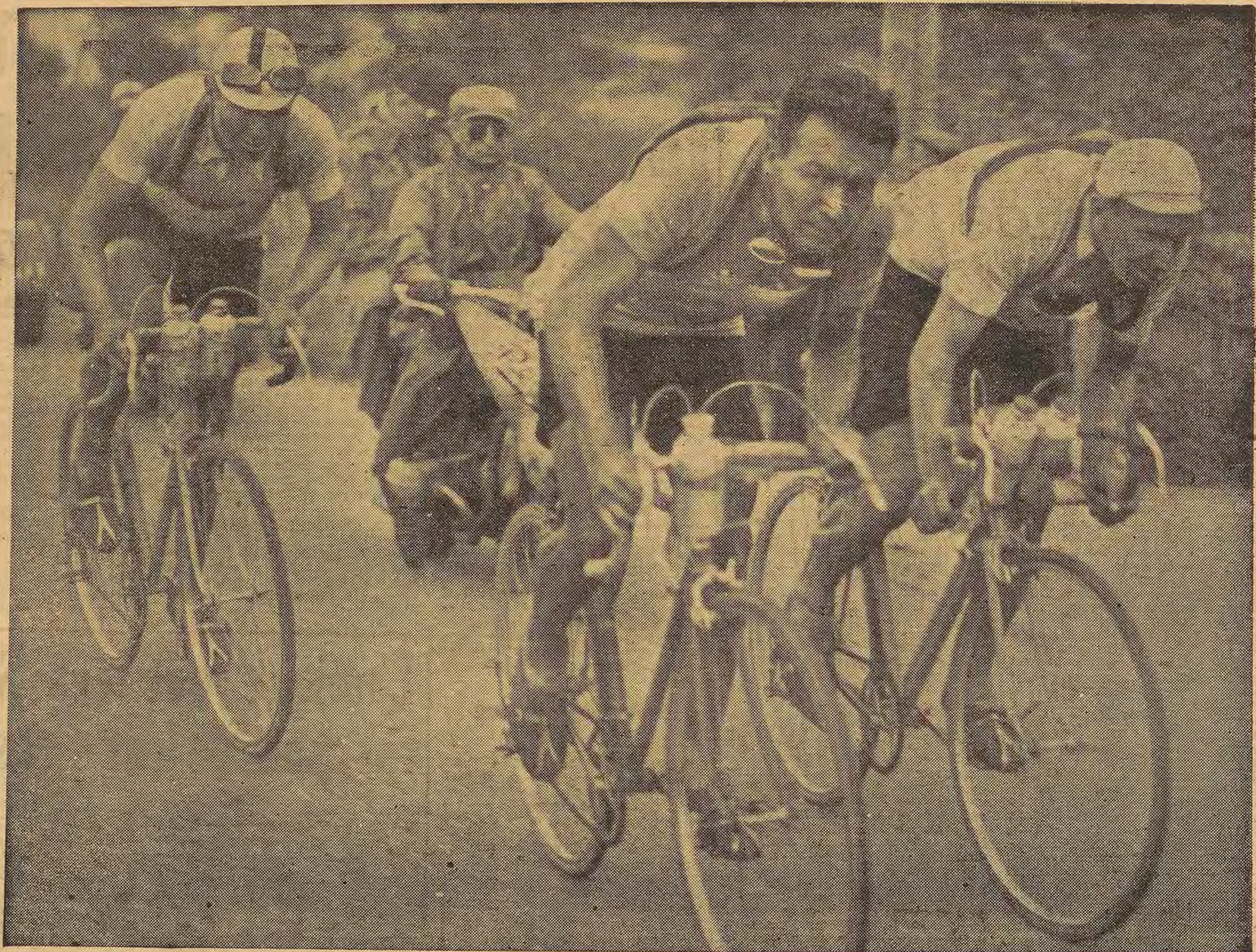


Kléber Piot, qui était favori, casse sa chaîne.



A. Danguillaume, Thiétard,
us l'averse

es, un
1946



En haut du fameux « Mur » de Bléré, au milieu de la grande foule, Schotte aura 25 mètres d'avance sur De Muer qui précédera Prévotal de 15 mètres. La course sera finie. Schotte augmentera progressivement son avance jusqu'à l'arrivée, au vélodrome de Tours.

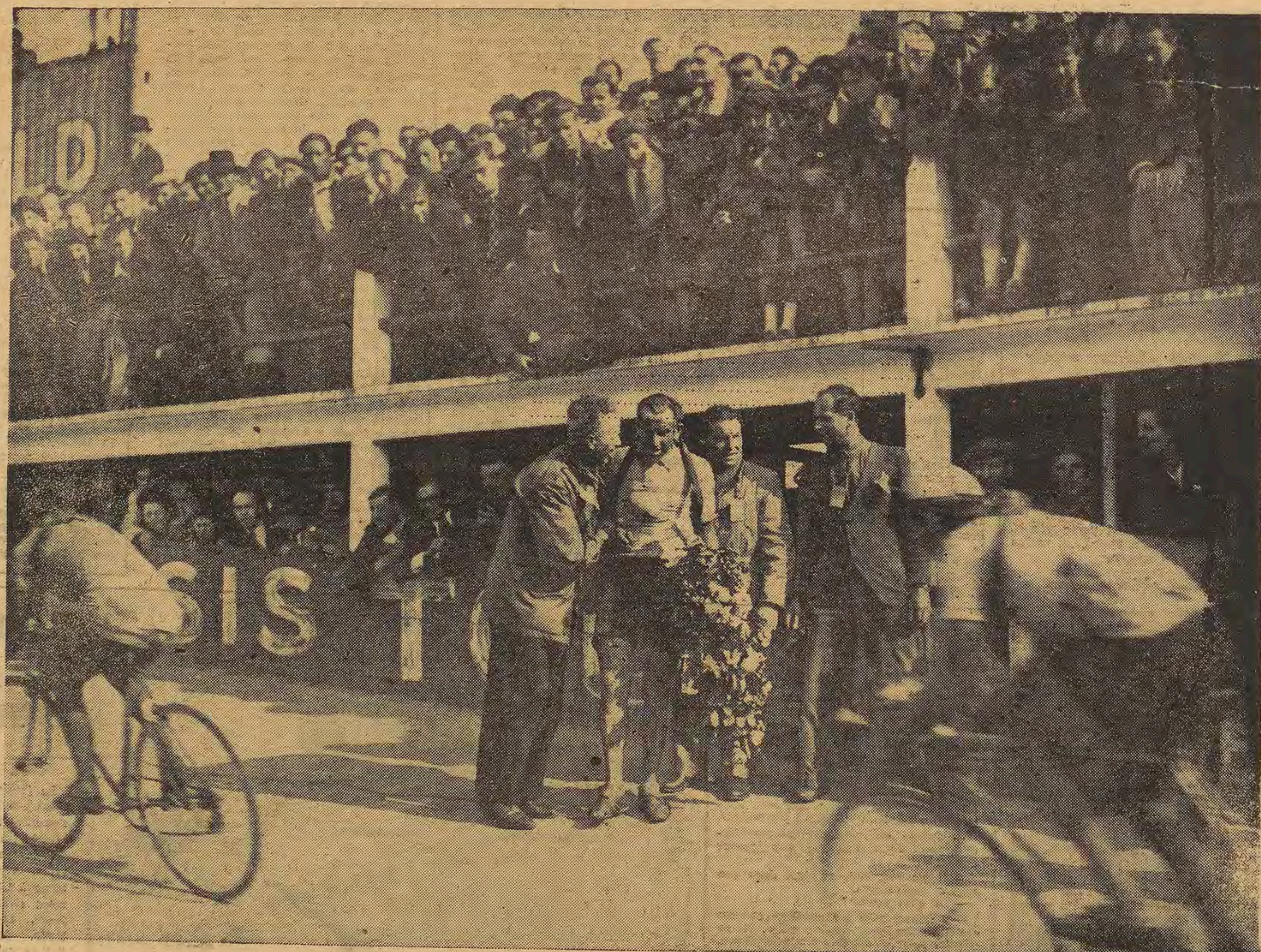
LE BOUQUET DU VAINQUEUR AU MILIEU DU DERNIER EFFORT DES SUIVANTS !



i était parti avec Schotte,
au moment critique.



qui venait de crever,
chaîne et abandonne.



Sur la piste tourangelle, Schotte (au centre) s'en va avec le bouquet au moment où De Muer (à gauche) et Prévotal (à droite) pénètrent sur la piste. Et, dès aujourd'hui, il a rejoint sa ferme dans les Flandres pour donner un coup de main à sa famille, en retard pour les semences de printemps.

Le fermier SCHOTTE, le boulanger PREVOTAL, le boucher DE MUER vedettes de Paris-Tours

Nous faisons confiance à BRUGNON et COCHET

AVEC mes amis Pelliza, Destremau et Bernard, nous avons acquis un point sur la Grande-Bretagne dans la Coupe Davis dont le seul nom a attiré au stade Roland-Garros une foule énorme. C'est un commencement et, malgré tout, ça fait plaisir. J'étais sûr de ce résultat, car je connaissais nos adversaires et amis anglais Mac Phail, Oliff et Billington. Seul, Barton m'était inconnu, mais il n'est pas arrivé à Paris précédé d'une renommée de « terreur » et je l'avais immédiatement jugé à l'entraînement. Il sera plus dur à battre dans deux ans, quand son expérience des matches internationaux sera plus grande. Son revers en passing-shot est d'un bon modèle et son coup droit quand il l'appuie surprend par la vitesse que la balle acquiert au sol. C'est pour cette raison que je crois que Derek Marton sera plus ennuyeux à jouer sur herbe. Il devra chercher à acquiescer plus de mobilité à la volée, car il est facilement passable bien que d'une grande taille. Mais il saura vite remédier à tout cela, conseillé par le très habile Maskell, entraîneur du team anglais. Oliff et Billington ont joué le double comme je m'attendais à ce qu'ils le jouent, c'est-à-dire calmement, sans prendre de risque, jouant le point utile, surtout le sympathique bedonnant Oliff, qui est un spécialiste. Sans exagération de mouvement, cherchant à remettre la balle en jeu, ils ont ennuyé nos représentants pendant trois sets. Puis ils n'ont pas

par Yvon PETRA

recupéré à l'entracte et les nôtres ont fait cavalier seul. Le tirage au sort nous a gâtés. Je ne parle pas seulement de la confiance que nous ressentions à jouer ce team qui n'était pas, par suite des graves événements qui ont secoué le monde dernièrement, d'une toute première force, mais bien du plaisir que mes camarades et moi avons ressenti à jouer contre des adversaires d'une correction impeccable et d'une sportivité que l'on ne cessera jamais de louer. Hier, après le double remporté par la France, Maskell me félicitait de notre victoire et nous souhaitait : — Good luck against Switzerland. C'était dit tout simplement et avec sympathie. Quant à notre équipe, que puis-je dire sinon qu'elle inspire à nos deux mentors, Brugnon et Cochet, ces deux extraordinaires joueurs qui ont prouvé, hier encore, leur classe exceptionnelle, une grande confiance ? Nous sommes quatre excellents amis : que l'un d'entre nous prouve une forme supérieure à l'autre, d'un commun accord, sans discussion de notre part, sa place est acquise d'office. Nous nous rangeons aux avis de Brugnon et Cochet; nous leur faisons confiance et ils nous le rendent bien. C'est ainsi qu'à nous six, nous unissons nos efforts pour que la France soit représentée le plus dignement possible.

Depuis la victoire de Bonduel, en 1939, Paris-Tours n'était pas revenu à un Belge. Dimanche, le fermier flamand Albéric Schotte a pris une revanche sur les routiers français, toujours vainqueurs depuis la guerre. Schotte, vilain pédaleur, mais roulier complet, a non seulement réhabilité le « mur » de Bléré, mais aussi rompu avec la tradition qui voulait que Paris-Tours, course rapide, ne se termine que par un sprint très serré. Le gars de Waregem affectionné de finir tout seul; ses trois grandes victoires 1946 le prouvent : Régions Flamandes, 1'27" d'avance; Paris-Bruxelles, 4'21", et Paris-Tours, 1'34". Ainsi, il est certain que le juge à l'arrivée ne se trompera jamais : il préfère lui simplifier la tâche. Ce garçon aux traits burinés — il paraît plus que ses 26 ans et demi — pousse sa force dans la vie saine de la campagne. C'est un homme rude, animé d'un moral d'acier : un digne successeur des grands champions de son pays.

France. Il a, contre son gré, respecté l'esprit d'équipe. Son directeur sportif était là pour le rappeler à l'ordre, pourtant ce dernier ne lui avait pas fait de cadeau en le laissant sur la touche pour Paris-Nice. Mais Prevotal est jeune, il était tout heureux de se trouver à pareille fête; il s'est résigné. A-t-il eu tort ? Sûrement, car une occasion de gagner Paris-Tours ne se représentera pas de sitôt, surtout que dans les prochaines éditions il faut espérer que les vedettes ne seront pas éliminées par des crevaisons.

De Muer se confirme

Maurice De Muer attend toujours une grande victoire qui le classerait définitivement. Il fait montre d'une belle régularité et confirme ses qualités.

par René MELLIX

Timide, effacé, nous savions pas grand-chose de lui. Son palmarès ne porte qu'un Grand Prix d'Angoulême et un de Vimoutiers. De Muer est né le 6 octobre 1921, à Potigny (Calvados), d'un père flamand (environs de Gand) et d'une mère native de Bonnières, sur les bords de la Seine. Et de Muer s'est retrouvé nordiste, car il habite depuis son jeune âge au Poirier, près de Valenciennes. C'est là qu'il a appris, en sortant de l'école, le métier de boucher et qu'il a fait ses premières armes dans le cyclisme. — Je suis toujours passé très près d'une grande victoire, mais mon tour viendra, nous a-t-il dit. C'est ce que nous lui souhaitons.

Prevotal a manqué le coche

Roger Prevotal, 21 ans et demi : ses parents sont boulangers à Bezons, était encore amateur l'an dernier au V. C. Levallois. Sa saison de « pur » se termina par une belle 5^e place dans le Grand Prix des Nations de « Paris-press ». Passé « pro » au cours de l'hiver, il recherchait la forme depuis deux mois. — Je l'ai retrouvée en Belgique, nous disait-il, mais je crois avoir perdu la tête sur les bords de la Loire... En effet, Prevotal a pensé trop tard aux 25 points du Championnat de

L'unique but des Suisses fut cause de leur écrasement

LAUSANNE

par SECHEHAYE

L'erreur capitale, irrémédiable, des Suisses, fut de marquer le premier but contre l'Angleterre.

« Expliquer la défaite suisse n'est possible qu'en expliquant le football anglais. La supériorité de ce dernier est un dogme. Nous avons bien, en Suisse, pour ne parler que de notre pays, des équipes vites, des équipes puissantes, mais pas d'équipe à la fois vite et puissante, et si, d'ailleurs, nous en avions une, elle n'aurait pas la technique. Or, les équipes anglaises sont à la fois et également vites, puissantes et scientifiques. « A Londres, il y eut un premier miracle : le résultat nul, 0 à 0, à la mi-temps. Il aurait fallu le « respecter ». Mais Bickel, en ouvrant le score, a chatouillé l'orgueil des Britanniques. En 35 minutes, les dernières du jeu, ceux-ci ont donné la mesure de leurs moyens. Ils sont sortis de leurs gonds. Ils ont perdu leur flegme. Ne cherchez pas d'autre explication. On pourrait rejouer, maintenant que la preuve de la supériorité anglaise a été administrée dans un mouvement d'humeur, le même match, avec les mêmes équipes, devant les mêmes 85.000 personnes, le score pourrait être, non pas certes en faveur des nôtres, mais égal.

« Quand nous avons gagné, l'an passé, à Berne, par 3 à 1, nous avions cru avoir battu l'Angleterre. Or, ce n'était jamais qu'une de ces équipes d'arrière-saison qui viennent sur le continent pour prendre des vacances. A l'issue du match, M. Rous, secrétaire de la Fédération anglaise, me disait : « Nous vous inviterons, vous, les Suisses, en Angleterre, mais au mois de mai. »

« Depuis ce moment, j'ai été convaincu que nous irions prendre une sévère leçon à Londres, car, en mal, les équipes britanniques atteignent au point culminant de leur forme. C'est l'époque où l'on juge et soupèse les joueurs.

« Après le but malheureux de Bickel, tout était déjà consommé. Qu'on ne dise pas : « Nous aurions dû faire ceci ou cela, ou encore autre chose. » Plus rien n'était humainement possible contre l'équipe anglaise,

blessée dans son amour-propre devant 85.000 anglais, non moins profondément touchés au cœur. « Les Français ? Je suis sûr qu'ils feront un très beau match. Ils ne croient pas au miracle qui a hanté l'esprit de quatre millions de Suisses après une saison où leur fut épargnée miraculeusement toute défaite. »

Recueilli par F. LOMAZZLI

Un premier pas trop facile

par Charles GONDOUIN

Si nous sommes battus, nous n'aurons plus qu'à aller nous coucher », déclarait « Toto » Brugnon, la veille du tournoi France-Grande-Bretagne.

De fait, après avoir vu les vétérans J. Oliff, D. Mac Phail, H. Billington et leur jeune camarade D. Barton s'exercer sur le « central » de Roland-Garros, on se sentait assez tranquille sur le sort du camp tricolore.

Sur le papier, elle ne pouvait perdre un match et c'est ce qu'elle fit en réalité.

Les quatre simples qui opposèrent à tour de rôle P. Pelliza et Y. Petra à D. Barton et à Mac Phail furent autant dire sans histoire. Tout ce qu'on peut en retenir est que le jeune D. Barton justifia les espoirs fondés sur lui par ses compatriotes.

D. Barton sérieux espoir

Sa tenue devant Pelliza et Petra fut en effet très honorable. Certains « passing shots » qu'il délivra, soit en coups droits, soit en revers, rappelaient fort la manière de W.-T. Austin. Du reste, belle facilité de déplacement et bonnes volées. En somme, un jeu très prometteur, mais pas encore suffisamment posé et puis quelques erreurs de jeunesse.

Que le bon Dieu lui prête vie et D. Barton deviendra grand, du moins sur la scène du tennis.

Un doublé chèrement payé

Donc quatre matches simples acquis sans grands frais. En revanche, le double nous coûta plus cher. On peut

même dire que le placide Oliff et son partenaire Billington firent payer au prix du marché noir une première manche qu'ils ne cédèrent que par 13 jeux à 11 à la raison sociale M. Bernard-B. Destremau. Aussi faut-il dire qu'en cette affaire Marcel Bernard ne regret qu'un faible apport de son associé. Evidemment, Destremau n'était pas dans un de ses

bons jours : retour de service, volée, etc., etc., il ratait à peu près tout ce qu'il tentait. On le vit enfin sous son véritable aspect après le repos. Ainsi s'explique le « score » 13-11, 4-6, 6-7, 5-6 par quoi se chiffra notre victoire en double.

Conclusions : nous avons, avec Petra et Pelliza, deux atouts majeurs pour les simples de la Coupe Davis, mais reste à assurer l'entente en double de Marcel Bernard et de Destremau.

Le 100 mètres nage libre en divers pays

Argentine ...	A. Yantorno	59" 8/10
Danemark ..	E. Christophersen	1' 4" 3/10
Espagne	Pera	1' 5" 5/10
France	Alex Jany	57"
Hollande	C. Hoving	1' 2"
Hongrie	Tatos	1' 1" 2/10
Portugal	M. Simas	1' 3" 2/10
Suède	P. Olsson	58" 8/10
U.R.S.S.	Ouchakov	1' 0" 2/10

Ces temps montrent la valeur de notre recordman d'Europe du 200 mètres Alex Jany.

Les meilleurs temps mondiaux ont été réalisés par Alan Ford (E.-U.) 55" 7/10, mais on ne sait si c'est en bassin de 25 mètres ou de 25 yards; le Philippin Adjaluddin, 56" 6/10; Ouchakov (U.R.S.S.) et Alex Jany, 57" 5/10; Liebel (U.R.S.S., 57" 8/10; P. Olsson (Suède), 58" 2/10.

Le record de Jany à Bruxelles (57"), ce qui est à 1' 1/10 du record mondial d'Alan Ford, ne sera pas homologué pas plus que n'est homologué celui de Ford. Jany n'est plus qu'à 2/10 du record d'Europe de Fischer.

J.-B. G.

Ce que Ben Barek pense de Cerdan footballeur

En visite à « Paris-press », Larbi Ben Barek, parlant de Marcel Cerdan, footballeur, nous disait :

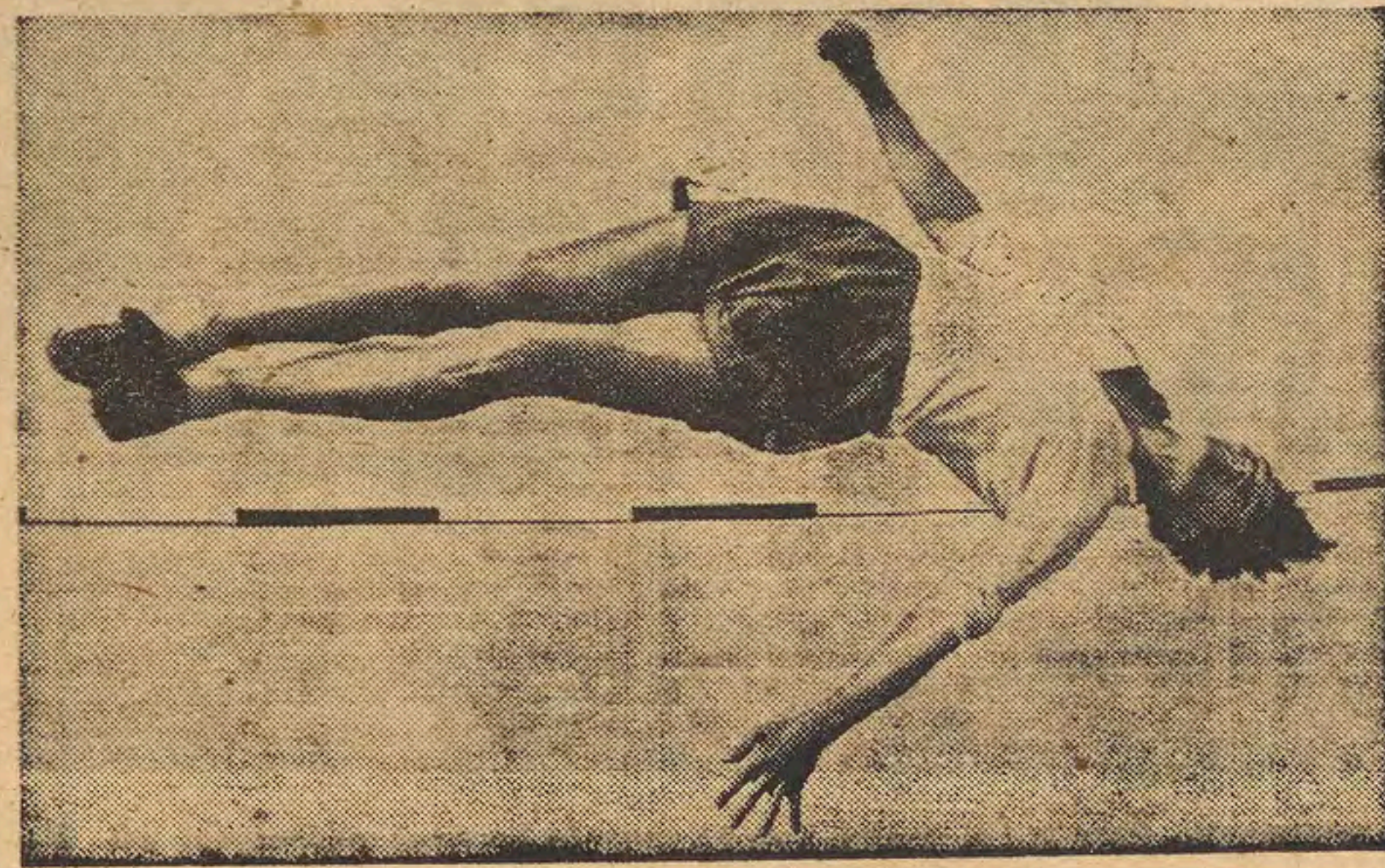
— Il attire les foules sur les terrains de football du Maroc, non parce qu'il est le grand borceur que l'on sait, mais parce qu'il est un excellent footballeur.

— Quelle est votre opinion sur Cerdan, footballeur, comparé aux joueurs d'ici ?

— Il pourrait tenir sa place dans une grande équipe pro.

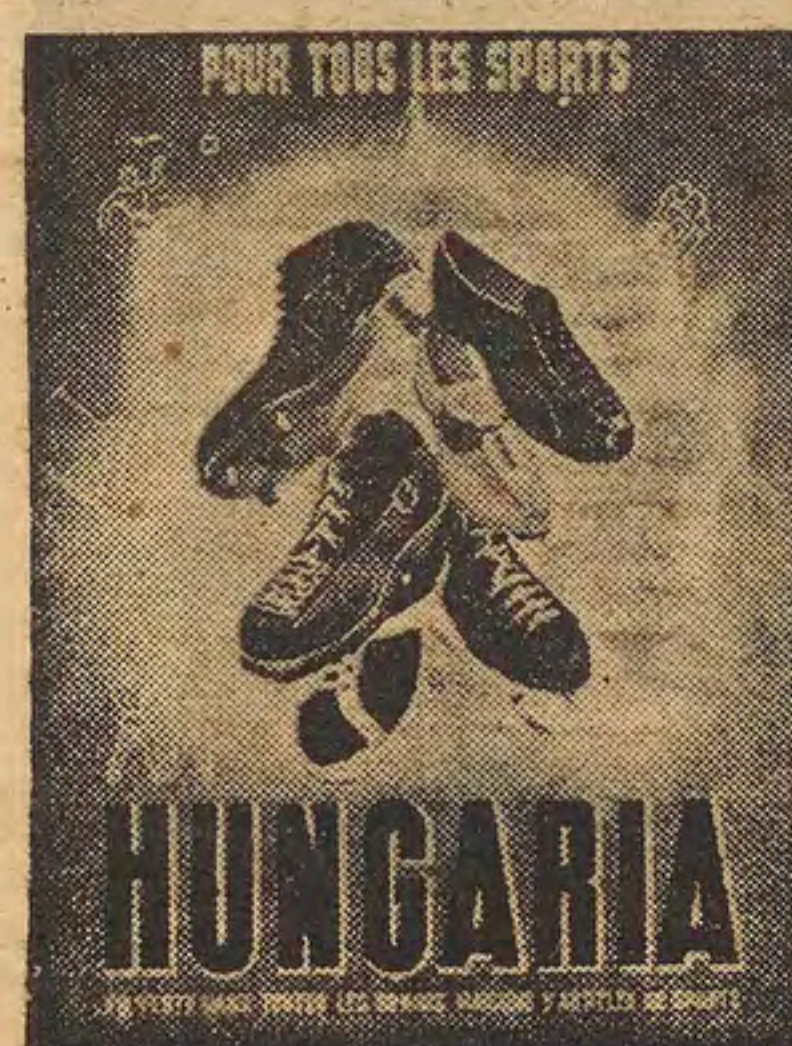
— A quel poste ?

— J'estime qu'il est meilleur comme avant centre que comme ailier. A ce dernier poste, il est très vite sans doute, mais il ne centre pas très bien. Comme avant centre, par contre, il a beaucoup de coup d'œil; il sait se placer et il shoot avec beaucoup de puissance.



1 m. 88
il y a 8 jours
1 m. 91
dimanche

Le jeune Audouy, actuellement étudiant, à Paris, et qui s'entraînait lui-même sur un sautoir improvisé, à Villefranche-de-Rouergue, chez ses parents, vient de franchir la barre à 1,88, à Londres (document ci-dessous), il y a huit jours, et 1,91, dimanche à Tulle. Audouy est devenu l'élève de Gajan qui a grandement amélioré son style.





Carcassonne devant Toulouse Olympique, à Perpignan, a conservé son titre de champion. Voici un départ de l'ailier audois Poncinet, que va s'efforcer de prendre en défaut la défense de son adversaire toulousain, lequel éprouve une attitude quelque peu belliqueuse. Les Carcassonnais restaient les maîtres du terrain.

Toulouse, faute de poids, laissa Carcassonne se succéder à lui-même...

...pour le titre de champion de France 1946 de rugby à treize

LYON.

Il ne pouvait être question que les 516 kilos de pack de Carcassonne pussent prendre un gros avantage sur celui de Toulouse qui alignait, malgré tout, 980 livres. L'écart de poids était trop faible ; mais Carcassonne a eu l'avantage d'avoir deux hommes qui comptèrent pour beaucoup dans la victoire audoise.

L'un, en attaque, Poch, le « king-kong » de la Cité des Remparts, 29 ans, 93 kilos, 1 m. 75, industriel ; l'autre, en arrière défense, Puig Aubert « Pipette », 21 ans, 72 kilos, 1 m. 66, représentant de commerce.

Poch, qui est aussi le capitaine, à voix de stentor, du team champion, qui sait brasser une mêlée comme pas un et rappeler à l'ordre ses partenaires belliqueux, au besoin par une « taloche », était content parce que son équipe a conservé son titre, mais navré de n'avoir gagné que par 12 à 0.

« Pipette » fut le meilleur

— J'avais pensé que nous gagnerions avec 15 points d'écart, nous déclara-t-il. Dommage ! Enfin, ne soyons pas plus royaliste que le roi !...

Quant à « Pipette », le meilleur des vingt-six, il se contenta de nous dire :

— Depuis que je suis marié, j'ai engraisé ; mais cela n'a pas influé sur ma forme, heureusement !

Le 27^e acteur de cette finale, l'arbitre M. Candau, dans le civil entrepreneur, fut très remarqué par ses coups de sifflet inutiles et par sa pointe de vitesse étonnante pour ses cinquante-quatre ans.

M. Candau est président de la commission des arbitres de la Ligue. Mais c'est aussi le plus rapide... Il n'en est pas moins fier. Il est vrai que c'était lui le plus léger des participants à cette finale : son poids est de 61 kg. 500.

Au fond, cette rencontre ultime du championnat des Treize fut beaucoup une question de poids.

Prosper BELOUIN.

L'arrière Puig-Aubert (en bas à gauche) fut le meilleur des treize nouveaux champions de France. Il a le sourire après la victoire et accepte les caresses distribuées par ses dirigeants.

C'est la mi-temps. Poch, le capitaine de Carcassonne (en bas à droite) donne les derniers conseils à Moutou, Mazon, Py, Carrère, Ghilhen, Trescazes, Puig-Aubert, Poncinet.



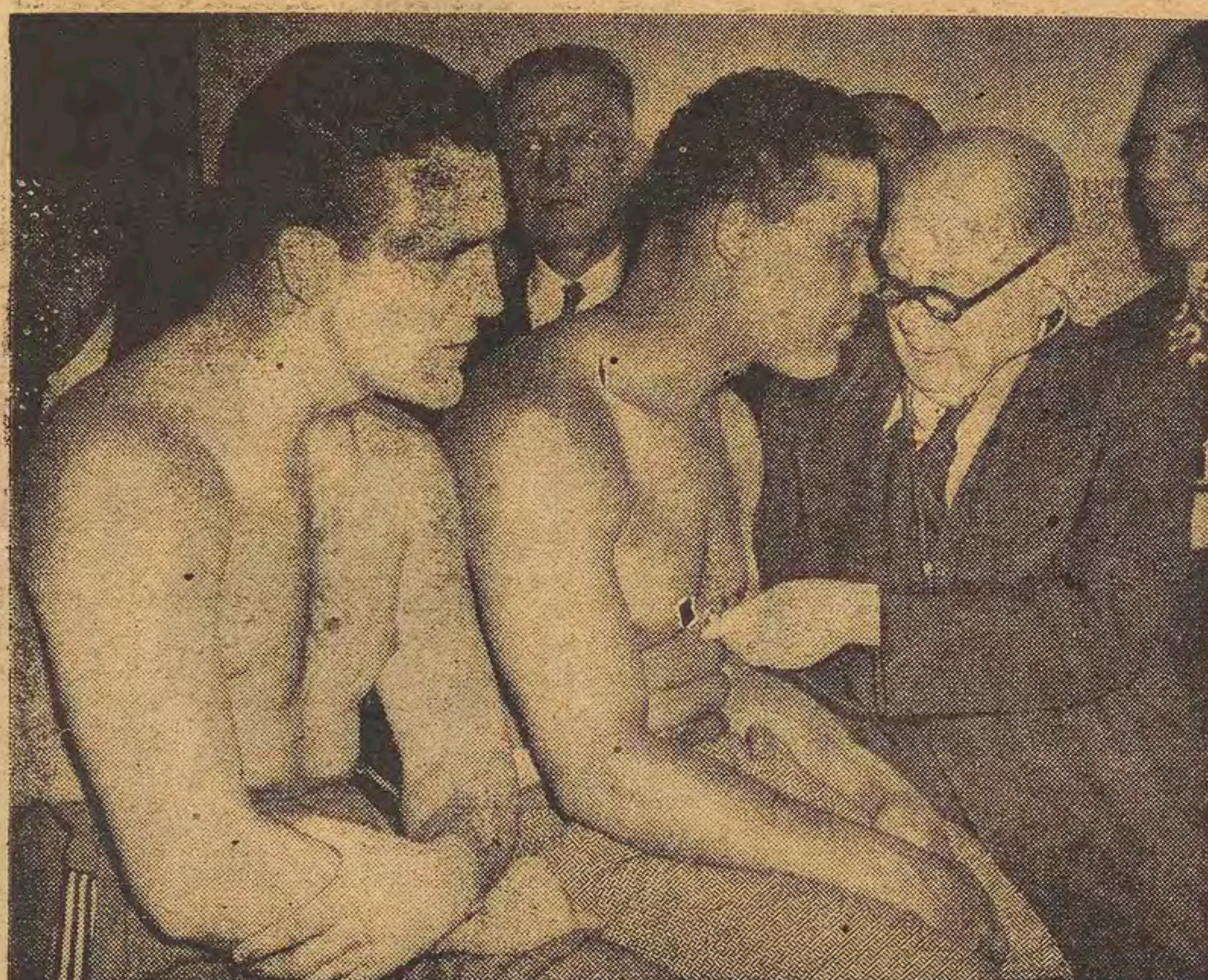
L'ailier toulousain Cantoni déborde Trescazes.



Il y a danger. L'ouvreur carcassonnais Maso dégage.



Joë Louis a déjà perdu sa barbe



mais il
lui reste
du poids...

Joë Louis, pour éviter de sortir, s'était, au cours des mois derniers, laissé pousser la barbe. mais à l'approche de son match contre Billy Conn, et pour satisfaire à la visite médicale de la commission de boxe de New-York, il a laissé le coiffeur de Mike Jacobs passer le rasoir sur ses joues rebondies. Car s'il a maintenant perdu sa barbe, Joë Louis a conservé une graisse superflue et il lui faudra mettre les bouchées doubles... à l'entraînement pour retrouver son équilibre physique d'antan.



Pourquoi le match retour France-Angleterre a été moins captivant que le premier

Le match entre les champions amateurs de Grande-Bretagne et de France a été intéressant, mais aurait pu l'être davantage. On s'attendait à une plus belle démonstration de boxe de la part des Britanniques, qui ne firent pas valoir, notamment, leur direct du gauche, comme à Wembley, il y a quelques semaines.

La différence entre les deux démonstrateurs s'explique très facilement. D'un côté, les Français, se rendant compte qu'ils étaient nettement dominés au point de vue technique, ont, dans le match retour, cherché à « jouer dur », à brouiller les cartes. C'est regrettable pour le standing de la boxe pure, mais compréhensible si on se place seulement du côté sportif.

D'autre part, les Britanniques ont craint la façon de voir et d'arbitrer en France. Pénétrés de l'idée que l'agressivité primait sur l'adresse, ils se sont efforcés de battre leurs adversaires à leur propre jeu.

Ceci nous a valu des matches plus acharnés, mais cet acharnement était forcément au détriment de la beauté des rencontres, bien que les Britanniques fissent néanmoins preuve d'une science plus approfondie, même en combat.

Ce qu'il ne convient pas d'encourager, c'est que le nivellement des chances dans les rencontres internationales se fasse par le bas. Que l'équilibre avec les champions britanniques — puisque nous sommes sur ce chapitre — ne puisse être obtenu qu'en jetant exagérément les qualités athlétiques dans la balance, soit. La boxe — surtout la boxe amateur — se doit de comporter une large part d'adresse.

D'ailleurs, les dirigeants de la Fédération Française de Boxe, son conseiller technique Vianey en tête, paraissent l'avoir parfaitement compris, et un programme est à l'étude pour amener une sensible amélioration de la technique de nos amateurs.

La reprise des relations internationales aura donc servi à quelque chose, car il est certain que la boxe professionnelle profitera de ces heureuses dispositions.

C.-W. H.

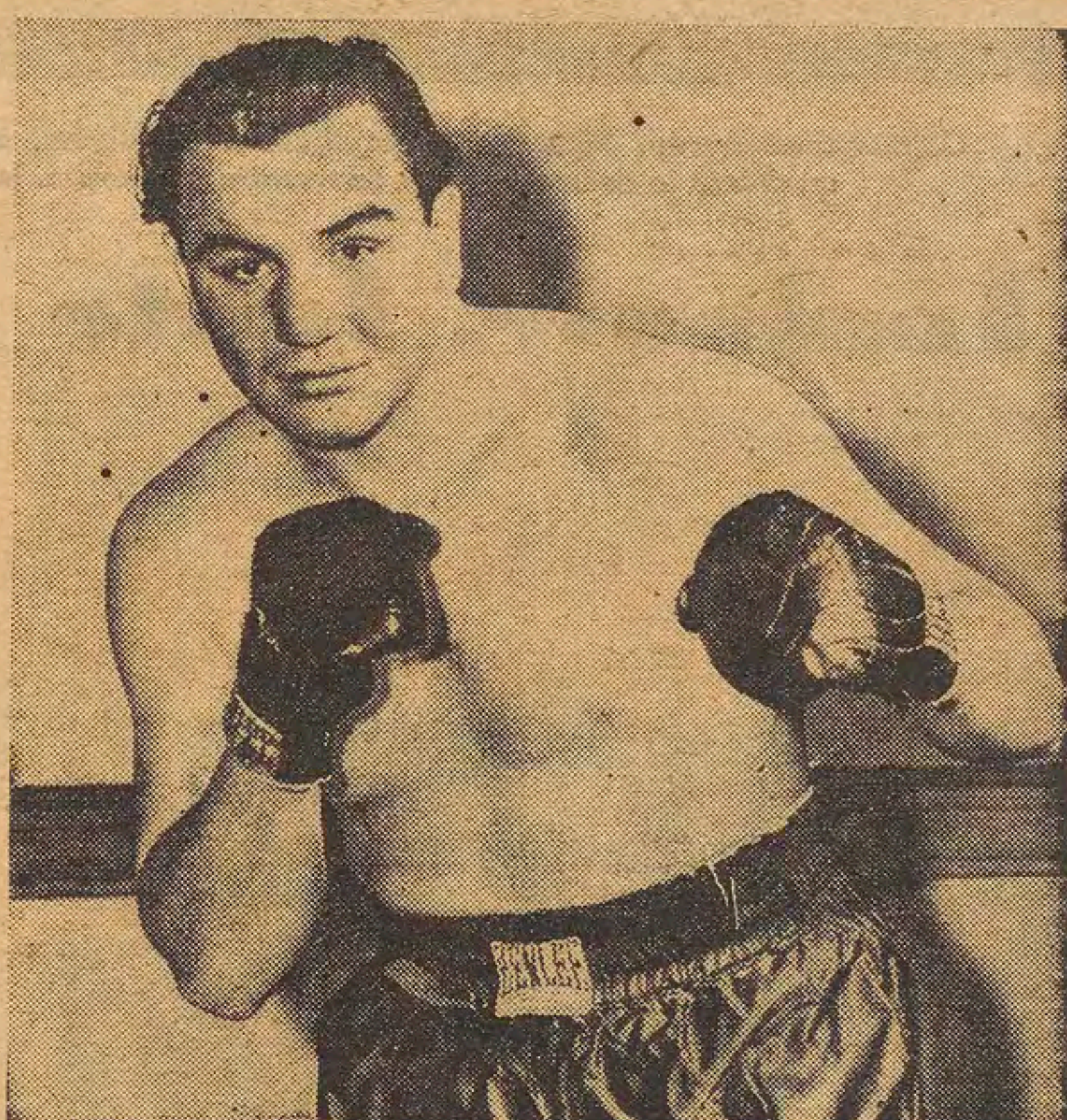
L'adversaire de Woodcock TAMI MURIELLO n'est pas Tami mais son frère !

Ceci n'est pas une histoire de fous. Elle peut paraître très compliquée de prime abord, mais au fond elle ne l'est pas tant que ça.

Sachez seulement que lorsque la tarantule de la boxe piqua celui qui, vendredi, va se mesurer à New-York avec le champion britannique Bruce Woodcock, il n'avait que seize ans. Il se nommait Stefan Muriello ; mais comme l'âge légal pour combattre dans un ring est dix-huit ans, il emprunta, pour pouvoir boxer, tout bonnement l'état civil de son frère Tami.

Vous voyez que c'est fort simple. A vrai dire, il y avait aussi une autre raison qui aurait dû empêcher Stefan, alias Tami Muriello, d'épouser la carrière de pugiliste. Il était affligé d'une claudication, sa jambe droite étant plus courte que l'autre ! Accident de croissance qui fit craindre, à une époque de sa jeunesse, qu'il serait privé de l'usage complet de ses jambes.

Mais surmontant toutes les difficultés, Muriello se tailla une belle réputation dans le ring. Il devait avoir dans les dix-sept ans quand il s'attaqua à Gus Lesnevich, le champion du monde des mi-lourds qui, à Londres, met son titre en jeu avec l'Anglais Freddie Mills.



LES VINGT ANS DE BOXE DE MARCEL CERDAN

UN GRAND RÉCIT SPORTIF DE FELIX LEVITAN

RÉSUMÉ des chapitres précédents

Né à Sidi-bel-Abbès, le 22 juillet 1916, Marcel Cerdan vint habiter Casablanca avec sa famille, alors qu'il était enfant. Marcel, destiné au « noble art », fit son premier combat à sept ans... pour une tablette de chocolat. A 17 ans, il était professionnel. Le 23 juillet 1937, il signait un contrat avec Lucien Roupp. Sollicité par Jeff Dickson, Cerdan vint à Paris en octobre 1937 et remporta plusieurs victoires. Il retourna à Casablanca où il ravit à Kouidri le titre de champion de France des welters. De retour à Paris, il battit Locatelli en 12 rounds, puis Gustave Humery par k.o. au 6^e round, après avoir été mis en danger. Il triompha ensuite de Turiello, mais le titre de champion d'Europe n'était pas en jeu... Ce n'était que partie remise. Et puis 1939, seconde victoire sur Turiello, titre en jeu, cette fois. Et c'était la guerre...

Le marin Marcel Cerdan n'eut pas le temps de prendre la mer que, déjà, la guerre était terminée. Il était chez lui, à Casablanca, et le football, dont il avait toujours eu la nostalgie, reprit des droits sur lui. On le vit évoluer sur les terrains nord-africains avec le plus grand bonheur et aussi pour le désespoir de Lucien Roupp, amateur de ballon rond à ses heures, mais pas pour son poulain. « Un accident est si vite arrivé... » se lamentait-il auprès de Cerdan qui, invariablement, lui répliquait : « Mais non, Lucien, ne vous en faites pas, je fais attention... »

Ce qui ne l'empêchait évidemment pas de se jeter dans la mêlée des risques et de se jeter dans la mê-

Première année d'après-guerre cinq K. O., quatre abandons...

lée avec une impétuosité qui, à plusieurs reprises, eût très bien pu lui jouer un vilain tour.

De temps à autre, il écrivait à son ami Paul, à Paris. Ces lettres, Paul Genser les a précieusement conservées. Elles sont toutes semblables. Marcel s'inquiète de ses hôtes de la rue Dorcel, de leur santé, de tous les camarades qu'il a laissés à Montmartre, et aussi de son avenir : « Quand la guerre sera terminée... », écrit-il. Et quand elle fut finie, et perdue : « J'espère partir pour les Etats-Unis ! »

Le bout de l'oreille... C'était l'époque, en effet, où Cerdan et Roupp commençaient sérieusement à s'intéresser à l'Amérique. Ils avaient reçu des propositions, Paris leur était inaccessible, et Marcel se trouvait dans un magnifique état de santé. Etait-il possible de perdre du temps, de rester inactif plus longtemps, et laisser se rouiller cette étonnante machine à combattre qu'était Marcel ?

« J'espère partir pour les Etats-Unis... »

Mais il fallait vivre, et à Alger, à Casa, à Oran, on voulait précisément « du Cerdan ». Marcel remit donc les gants en janvier 41. Young Raymond fut sa première victime : k. o. en un round. Ce fut bref, banal et dramatique à la fois. Un coup à assommer un boeuf. Huit jours plus tard, le même Young Raymond qui, comme tant d'autres auparavant, avait crié à l'accident, reprenait sa chance, à Casablanca,

cette fois. Au sixième round, il levait le bras en signe d'abandon. A Alger, en février, Fortès durait un round de plus. A Casablanca, en mars, Kid Janas, alors en parfaite condition, atteignait, lui, la limite des dix rounds, mais Fortès, en avril, à Oran, était k. o. en deux rounds. Et déjà perçait en Cerdan, non plus le welter vif et dynamique que les Parisiens avaient connu, mais le solide poids moyen que nous allions apprécier quelques mois plus tard. Kouidri, à son tour, en fit l'expérience. Hé oui, Kouidri, qui revenait, une fois de plus, dire à Marcel Cerdan :

— A nous deux... Je finirai bien par gagner.

Or, non seulement l'actuel champion de France ne triompha pas, mais encore il fut contraint à l'abandon au sixième round. Une mésaventure à laquelle il ne s'attendait pas... Kouidri eut une arcade ouverte au premier round, et la seconde subit le même sort à la reprise suivante.

La France ne pouvait laisser Marcel plus longtemps loin d'elle. Des organisateurs marseillais l'invitèrent donc à rencontrer Blanchard. C'était en juin, et l'Avignonnais fut mis k. o. au sixième round. Retour à Oran, en juillet, adversaire Joë Brun : k. o. en deux rounds. En septembre, à Alger, Coureau, abandon au sixième round. En décembre, à Vichy, le Suisse Seidel, k. o. en trois rounds. Et voilà ! L'après guerre débutait bien. Sur dix con-

bats, cinq k. o., quatre abandons, une victoire aux points. Ce n'était qu'un début...

De tous ces succès rapides, il va sans dire que Cerdan et Roupp tiraient toutes sortes d'enseignements.

Il faut entendre Cerdan rappeler ses souvenirs.

« Quand j'ai eu mis Young Raymon k. o., nous confia-t-il avant son dernier voyage au Maroc, je me suis dit : « Nom de nom, ma droite doit faire mal ! » D'autant plus que sa trajectoire avait été très courte et que je ne l'avais pour ainsi dire pas senti partir.

« Roupp me prit à part en descendant du ring : « Tu vois, me dit-il, combien il est inutile de t'agiter, de te fatiguer à frapper. Vas-y à coup sûr. Ne fais pas d'efforts. Attends l'ouverture et hop ! pas d'histoire... »

Et voilà comment le Cerdan 39 fit place au Cerdan 46.

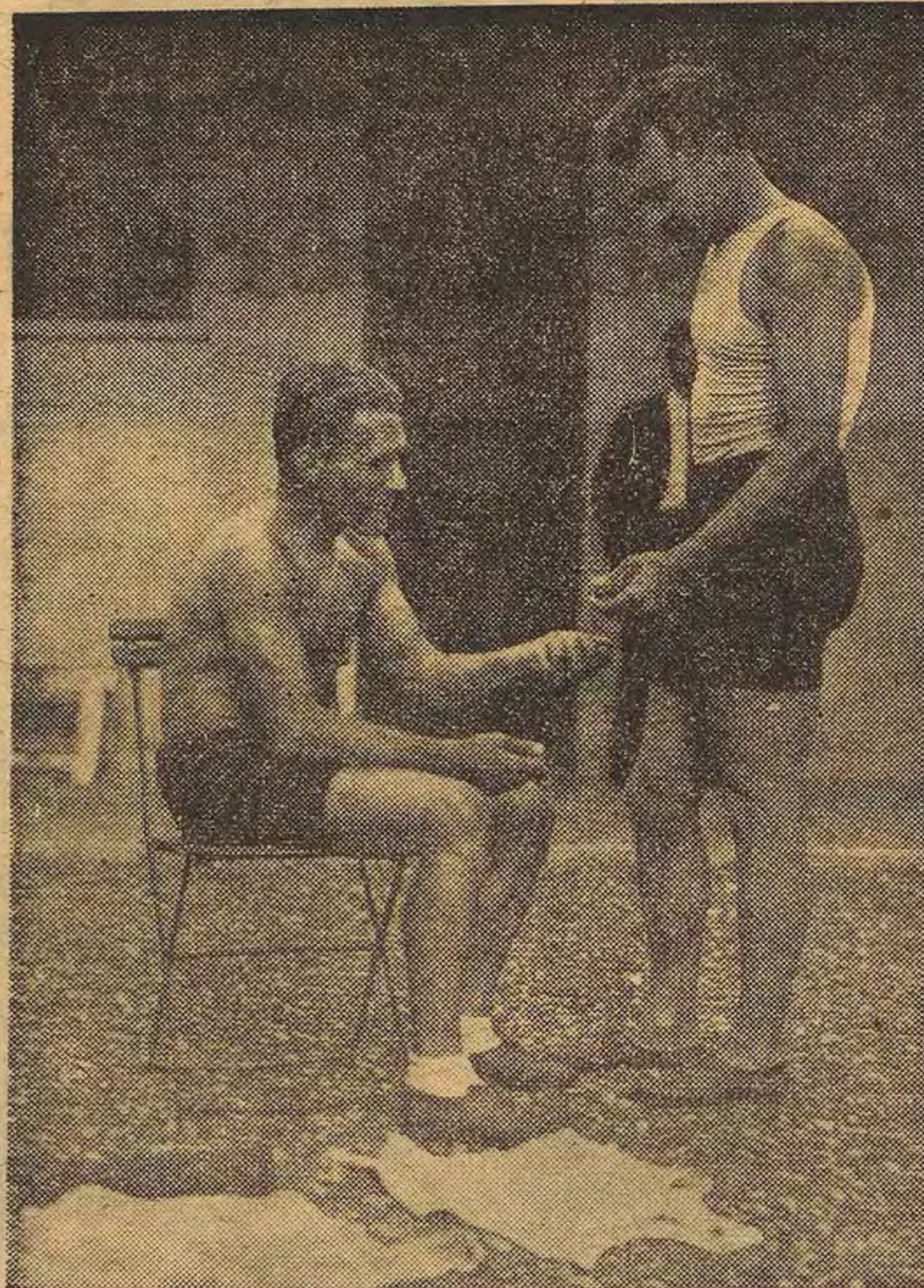
Au Cerdan que nous apprécions aujourd'hui. Au Cerdan qui nous émerveille par sa sûreté, sa précision, sa puissance. Au Cerdan qui fait songer à un gros matou sûr de lui, avec une patte prête dont les griffes sont généralement rentrées, mais qui émergent au bon moment pour déchirer d'un coup sec, la victime qu'elle ne rate pas. Au Cerdan que les Américains eux-mêmes nous envient et qu'ils entendent nous ravir bientôt. Au Cerdan qui est devenu un épouvantail pour les meilleurs et dont les deux poings sont de véritables massues dont il ne fait pas bon, certes, recevoir un coup sur la tête...

(A suivre.)

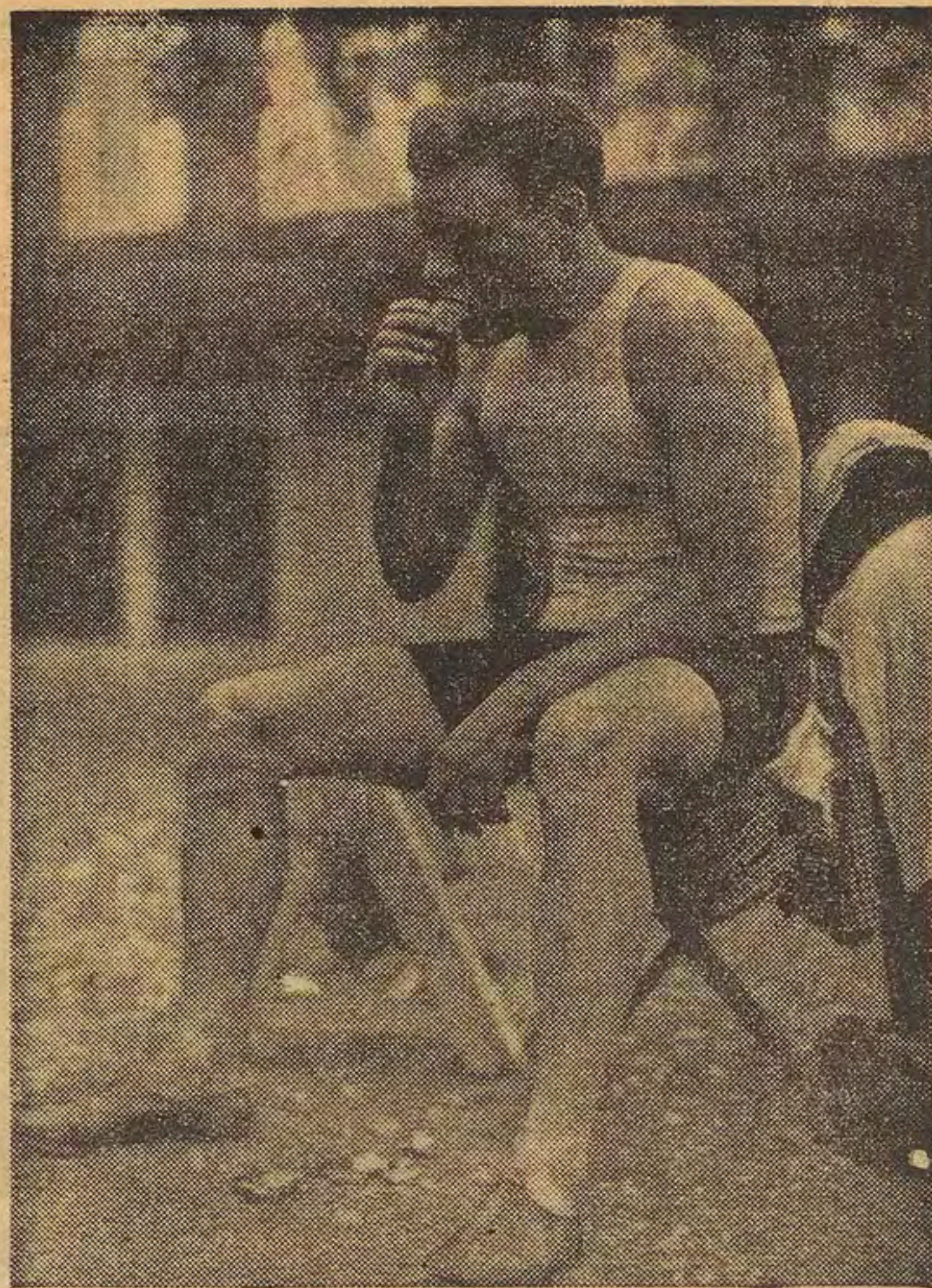
Voir les numéros de BUT des 27 février, 5, 12, 19, 26 mars, 2, 9, 16, 30 avril et 6 mai. (Copyright 1946 by BUT, and Felix Levitan.) Toute reproduction partielle est interdite.



— Dans quelques minutes le départ, rappelle M. le directeur Lucien, l'ex-« pape de la Cipale ».



Lemoine est bon camarade
— Tiens, Georges, mange...



Et l'ainé des Wambst ne se fait pas prier après l'effort.

APRÈS 6 ANS D'INTERRUPTION ET A 42 ANS UN GRAND CHAMPION A FAIT SA RENTRÉE A BORDEAUX

Georges WAMBST : l'exemple

EN 1940, Georges Wambst, encore vert et en belle forme, prenait la décision de ne plus courir :

« Ce n'est plus de mon âge, affirmait-il, place aux jeunes. »

Et il se lançait dans le managerat. Il eut des poulains à la pelle. Des pistards, des routiers, des stayers. « Le Frelon » était de bon conseil. Et il prêchait d'exemple : culture physique et entraînement routier quotidiens. A ce jeu, il conserva la ligne de ses vingt ans et la souplesse de jambes qui émerveilla les Parisiens, les New-Yorkais, les Bruxellois, les Berlinoises. Le managerat lui créant des obligations incompatibles avec son bel esprit d'indépendance, G. Wambst l'abandonna. Mais, il continua à rouler et à faire de la culture physique. Pas une once de graisse, pas la moindre perte de souffle... Il était

fatal qu'il revint à ses premières amours. Qui a bu boira, il est vrai...

Dimanche, à Bordeaux, derrière Ville, redevenu entraîneur pour faire plaisir à son ami Georges, l'ainé des Wambst a fait merveille à l'occasion de sa rentrée.

« J'ai lutté sept tours coude à coude avec Lemoine, expliqua-t-il. Je n'en pouvais plus. Je me suis dit : « Décolle, t'es trop vieux... » Et puis, j'ai vu Henri décoller à son tour... Alors, j'ai remis le nez dans le guidon et j'ai gagné la manche. C'est tout... »

C'est tout, certes, mais c'est aussi tout Georges Wambst.

C'est mieux qu'un exemple.

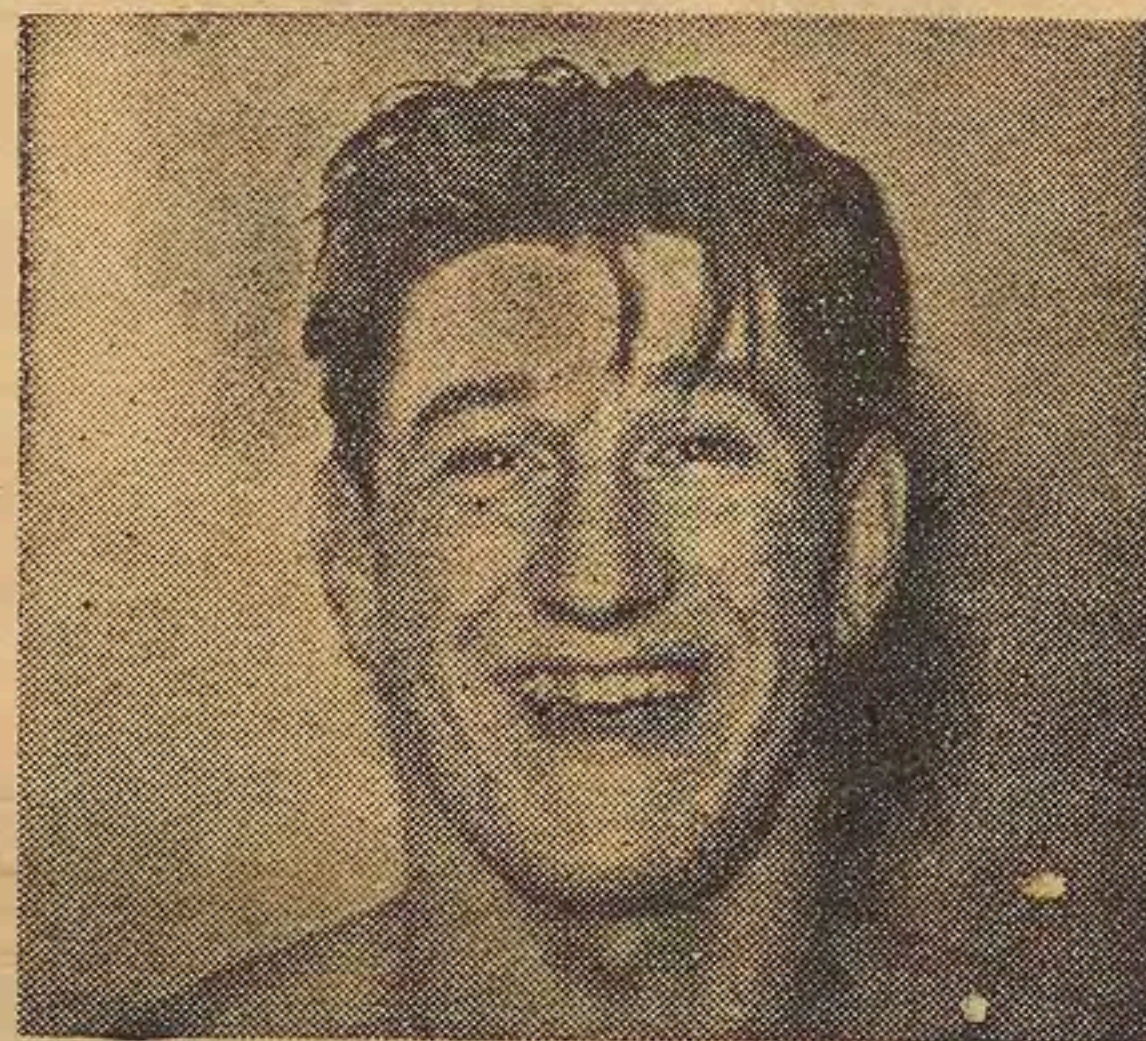
C'est l'Exemple !

F. L.



La rentrée de Georges Wambst a provoqué la rentrée de l'entraîneur Maurice Ville, qui se tenait éloigné des pistes depuis longtemps. Et l'homogénéité du tandem Ville-G. Wambst a, aussitôt, fait ses preuves. Il est vrai que les deux hommes sont amis intimes depuis plus de vingt ans...

Un trop-plein, coûte un record à Jany et une victoire à Fridze Nathansen



(De notre envoyé spécial J.-B. GROSBORNE.)

Un véritable championnat d'Europe féminin s'est tenu à Bruxelles. — Il n'y manquait guère que la Suédoise I. Fridin qui vaut 1'10" aux 100 mètres. — Mais il faut regretter que, seulement, quelque 500 privilégiés aient pu assister à cette réunion dans l'exiguë piscine bruxelloise.

Les Hollandaises, les Danoises et Jany ont, une fois de plus, démontré leur supériorité.

Une lutte farouche a opposé Hannie Termeulen (Holl.) à Fritz Nathansen (Danemark). Seules, deux candidates au record du monde, que détient toujours Willie den Ouden, en moins de 1'5".

A Bruxelles, le bassin, très peu profond au petit bain, est doté, dans la ligne centrale, d'une espèce de crachoir-trop-plein en saillie sur la paroi d'une quinzaine de centimètres. Si bien que le nageur ou la nageuse qui se trouve à cette ligne peut prendre appui dessus ou le toucher à l'arrivée au lieu du mur.

Ceci suffit, bien entendu, à rendre le bassin non homologable, et le nouveau record de Jany, 57" aux 100 mètres, ne sera pas officiel, malgré l'enthousiasme du public belge dont Alex est l'enfant chéri.

Et ce même trop-plein créa une arrivée très disutable aux 100 mètres nage libre dames. On départagea les rivales par les chronos qui donnaient un dixième de seconde d'avantage à Hannie Termeulen (1'7"6/10) alors qu'on aurait dû les classer ex-aequo en tenant compte du fait que la Hollandaise avait volé le départ.

Attention aux surprises en championnat d'Europe ou aux Jeux ! Car là, le starter attendra et, au deuxième faux départ, c'est la disqualification.

Quant à Alex, voyant qu'on donnait des départs lancés, il a fait comme les autres, et a fort bien fait en la circonstance.



Fridze Nathansen (Danemark) n'en veut pas à sa rivale Hannie Termeulen (Hollande), très « pin-up girl » et l'a prise par le bras pour bavarder avec Jack Hale (de dos), le vainqueur sur 200 m., malgré une cheville foulée, d'un Jany fatigué, et Bob van Schaik, son autre rivale hollandaise, dut s'incliner sur 200 mètres.

BUT
Rédaction - Administration
Publicité
100, rue de Richelieu
Téléph. RIC. 81-55 et la suite
ABONNEMENTS :
6 mois 200 fr.
1 an 400 fr.
Compte courant : Paris 5390-08

La récompense de l'effort

Insignes et objets d'art
ROGER EDET
230, FAUBOURG SAINT-ANTOINE, PARIS. XIII^e
Le Dir.-gérant : Philippe BARRES

A L'APERITIF
Footballeurs
Boxeurs
Cyclistes
Turfistes
etc...
se retrouvent
au
CINTRA BOURSE
167, RUE MONTMARTRE (Lou. 31-64)
R. BALLI, imprimeur
Imprimerie spéciale de « But »
100, rue de Richelieu, Paris (2^e)
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

BUT

Marie-Christine partage la joie de son père Yvon PETRA!



Après sa victoire dans cette première parisienne de la Coupe Davis, qui fut presque un walk over, Yvon Petra, en rentrant au vestiaire, reçoit les félicitations de sa fille, Marie-Christine. A droite, Mme Petra. Au milieu, on reconnaît, derrière ses lunettes noires, Henri Cochet, Premier tour de la Coupe Davis sans émotion aucune.